

Ali Kılıç : maire d'une ville qui ne voulait pas rester dans l'ombre d'Istanbul

(lire la suite page 11)



Exposition : Solange Greco, une artiste haute en couleur



(lire la suite page 10)

Osman Necmi Gürmen, mémoire d'une plume franco-turque

Entre la mer de Marmara et les collines d'oliviers, entre les rives du Bosphore et les quais de la Seine, une mémoire perdue. Celle d'un grand écrivain qui nous a quittés le 29 juin dernier.

(lire la suite page 9)



Aujourd'hui



la Turquie

numéro 125

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



Serdar Dinler : monsieur ONG

(lire la suite page 3)

12 TL - 6,50 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 125, Août 2015

Accord sur le nucléaire iranien : de la diabolisation à la coopération ?

Ces douze dernières années, la communauté internationale semblait fragmentée entre, d'un côté, les ennemis de l'Iran, et de l'autre, ses alliés. La question de l'arme nucléaire servant alors à distinguer les premiers des seconds. L'accord signé le 14 juillet 2015 entre l'Iran et le groupe des « 5+1 » (France, Royaume-Uni, Etats-Unis, Russie, Chine et Allemagne) marque-t-il une réconciliation permettant, d'une part, de mettre fin à l'ère de diabolisation de la république islamique et, d'autre part, d'ouvrir la voie à une coopération plus constructive sur les plans politique et économique ?

Tout aurait pu être réglé dès 2003. Un an après qu'un groupe d'opposants politiques, le Conseil national de la résistance en Iran, a révélé l'existence de programmes de recherches visant à doter le pays de l'arme nucléaire, les négociations entamées en octobre 2003 s'étaient très rapidement avérées fructueuses. Partie au traité de non-prolifération (TNP) depuis 1968, l'Iran accepte alors d'arrêter tout enrichissement d'uranium et de signer le protocole additionnel au TNP, qui renforce les pouvoirs d'inspection de l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA). Mais à cette phase de collaboration suit aussitôt une période de radicalisation, marquée par les interventions occidentales dans l'environnement régional de l'Iran, en Afghanistan et en Irak, et par l'élection de Mahmoud Ahmadinejad à la présidence en 2005.

Les bouleversements régionaux découlant du 11 septembre 2001 et les révélations sur un potentiel programme nucléaire iranien s'accompagnaient alors d'une intense campagne de diabolisation. L'Iran fut classé dans l'« Axe du mal » par l'administration de George W. Bush pour soutenir la « guerre contre le terrorisme », et les Etats-Unis étaient plus que jamais le « Grand Satan » honni par la République islamique depuis 1979.

(lire la suite page 5)

Un 14 juillet en bonne compagnie au Palais de France d'Istanbul



Les Français du pays et leurs amis turcs se sont retrouvés au Palais de France d'Istanbul, le lundi 13 juillet, afin de célébrer la fête nationale française dans une atmosphère festive et conviviale.

L'ambassadeur de France, M. Laurent Bili et la consule générale de France à Istanbul, Mme Muriel Domenach, ont célébré la France et sa culture, à l'occasion de la fête nationale, dans les jardins du somptueux Palais de France, situé dans le quartier de Beyoğlu, derrière la célèbre avenue d'Istiklal, non loin de la place Taksim. Parmi les 2000 invités conviés, on comptait notamment les membres du corps consulaire, des autorités turques, le vice gouverneur d'Istanbul, le maire de Beyoğlu, les membres de la communauté française de Turquie et les nombreux sponsors venus soutenir et financer la soirée.

La consule générale a été la première à prendre la parole afin de prononcer le discours d'ouverture, en français, puis en turc pour illustrer les relations franco-turques, à la fois diplomatiques et amicales. Avant de céder sa place à l'ambassadeur de France, qui fêta son dernier 14 juillet en Turquie, elle a tenu à lui adresser un dernier discours : « Je voudrais dire à l'ambassa-



deur devant vous, nos amis ici, combien son mandat aura compté. Il est l'ambassadeur qui aura sans doute vécu le plus intensément ce que j'appelle le je t'aime, moi non plus de notre vieux couple franco turc (...) en croyant par bon et mauvais temps à la relation franco turque. »

Avant la fin de son mandat, l'ambassadeur a tenu à être présent aux fêtes nationales d'Istanbul, d'Ankara et d'Izmir, se tenant respectivement les 13, 14 et 15 juillet. Il a d'ailleurs, à l'occasion, présenté son discours d'adieu avec beaucoup d'émotion, « Quatre ans après mon premier 14 juillet, je vous retrouve à nouveau à Istanbul avec très grand plaisir, mais aussi avec une certaine tristesse, pour célébrer la République. Un grand plaisir, parce que le 14 juillet est une occasion privilégiée de nous retrouver Français et Turcs, amis de la France et de la Turquie, pour célébrer ces valeurs universelles de liberté, d'égalité et de fraternité. »

(lire la suite page 7)



Dr. Hüseyin Latif

Directeur de la publication

La crise de la Grèce en deux étapes (du moins pour le moment)

- 1^{ère} étape : ce que j'avais écrit le 6 juillet 2015 : le « NON » grec aux créanciers

Le référendum organisé hier par le gouvernement grec à propos du plan des créanciers s'est conclu par une victoire écrasante du « NON » avec 61% des voix.

La chancelière allemande Angela Merkel et le président de la République François Hollande auront, dans la journée de ce lundi 6 juillet, un entretien à l'Elysée pour évaluer les conséquences du référendum en Grèce.

(lire la suite page 5)

Retour sur...

La littérature et la pédagogie, tribune de l'écrivain Gürsel Korat, P. 4

Ali Zülfiyar : l'art de figer le temps, Eloïse Ebru Fesli, P. 8

La Grèce maintenue dans la zone euro, l'Allemagne sortie de l'Histoire, Antoine Rolland, P. 2

D'Antalya à Marmara : au long de la Riviera turque



(lire la suite page 12)



Ali Türek

Bleus d'un rêve

μα η ελπίδα μαύρο κι άπιαστο πουλί*

En un peu moins d'une minute, où le tout-puissant cœur de mon pays tremblait par une énorme catastrophe sans précédent, lors de cette longue nuit du mois d'août, j'étais loin, dans un petit village calme du Sud-Ouest.

Les gens, inquiets, terrifiés, étaient réunis autour des cafés du village pour regarder les chaînes de télévision qui enchaînaient les mêmes images d'horreur, celles des quartiers détruits. Les lignes étaient coupées, les radios évoquaient une métropole détruite.

On ignorait le bilan. Mais il était lourd. Je me souviens avoir vite rejoint le bord de mer, vers les rochers, pour écouter la radio dans une autre langue, pour essayer, en vain, de captiver quelques sons familiers, pour entendre encore et encore le même nom de ville : « Istanbul ».

Quelques jours plus tard, venus de l'autre rive de cette mer, ils étaient présents, par leurs équipes de secours, leurs fonds, leurs espoirs.

Nous n'avons pas oublié cette main tendue, ni la colombe blanche libérée quelques temps après par les deux ministres des Affaires étrangères, bâtisseurs du rapprochement gréco-turc.

Seize ans ont passé depuis, aucun des deux pays n'a pu résister au cours du temps. Istanbul et les départements voisins ont su panser leurs blessures. La région s'est débarrassée des empreintes de sa pire catastrophe. On a pourtant (presque) trop oublié les cris. Mais sur l'autre rive, Athènes aussi a connu un tremblement. Un peu plus silencieux, mais plus féroce. La ville est, à son tour, entrée dans une zone de turbulence. Une crise financière, pur produit de l'homme, de ses capacités et de ses faiblesses, s'est installée dans le pays, bouleversant tout son système économique et laissant une empreinte jamais vue sur les gens.

Sur deux rives de l'Egée, on sait qu'on ne parle pas la même langue, ni des mêmes sujets d'ailleurs. Les préoccupations, les problèmes et les désespoirs ne sont pas les mêmes.

Mais des combats dignes pour une vie meilleure se poursuivent simultanément sur les deux rives.

Au même titre que la mer Egée, figée dans son calme intemporel, tout nous sépare et tout nous rapproche.

Je ne sais pas si je suis encore au tout début ou vers la fin d'une aventure loin de mon pays. La seule chose que j'entends maintenant, aux bords de l'Atlantique, ce sont les paroles d'une petite « chanson turque à l'accent grec, la voix qui parle du Bosphore ».

C'est l'appel de cette Egée, magnifiquement décrite dans les lignes de Bülent Ecevit, l'appel pour un jeune stambouliote à l'étranger qui se rend compte, dès « qu'il entend parler du Bosphore, que ce sont ses frères qui habitent l'autre rive ».

* L'espoir, un insaisissable oiseau noir.

L'est-il vraiment ? Ou, au contraire, s'envole-t-il, dans toute sa blancheur, au-dessus du bleu égéen ?

Un combat digne est mené sur l'autre rive. On entend un appel. Je l'entends. Trouville-sur-mer

La Grèce maintenue dans la zone euro, l'Allemagne sortie de l'Histoire

L'accord du 13 juillet a permis d'éviter le scénario du Grexit. Pour autant il est considéré par beaucoup comme un échec. Désormais les critiques ne se concentrent plus seulement sur la Grèce, mais sur l'Allemagne et sa capacité à porter le projet européen.

La vraie faillite n'est pas celle que l'on croit. Elle n'est pas économique, mais morale. Elle n'est pas grecque, mais allemande. Et elle a un visage : celui de Wolfgang Schäuble. L'intransigeance du ministre des Finances, en poste depuis 2009, a amené l'Eurogroupe au bord du gouffre. Réclamant jusqu'au bout un « Grexit », il est devenu le symbole d'un personnel politique allemand à la dérive, ayant perdu toute vision européenne. Au sein de son propre pays, on critique cette attitude de comptable. Dans une interview au *Guardian*, le philosophe Jürgen Habermas regrette ainsi que « le gouvernement allemand ait dilapidé en une nuit tout le capital politique qu'une Allemagne meilleure avait accumulé en un demi-siècle. »



Car cette victoire de l'orthodoxie libérale est un mauvais coup porté à l'Europe entière. L'Union, créée pour unir les peuples, vient d'instaurer dans les faits un nouveau protectorat en son sein. Pour s'en convaincre, il suffit de lire l'un des points de l'accord : « Le gouvernement doit consulter les insti-

tutions et convenir avec elles de tout projet législatif dans les domaines concernés (...) avant de le soumettre à la consultation publique et au Parlement. » Le message aux autres partenaires européens est clair : si vous ne respectez pas les règles, vous serez mis sous tutelle et votre souveraineté vous sera confisquée.

A moins que les autres pays européens ne refusent l'avènement de ce nouvel ordre conservateur. La France peut ici jouer un rôle. L'appel de François Hollande à la création d'un Parlement de la zone euro, plus démocratique et solidaire, va dans ce sens. Sur un autre front, la possible élection de Podemos en Espagne pourrait rééquilibrer le rapport de force pour une autre politique économique européenne. C'est en tout cas le calcul d'Alexis Tsipras : gagner du temps en attendant l'arrivée d'alliés au pouvoir.

Cela suffira-t-il à faire émerger un projet alternatif ? Difficile à dire. Seule certitude, l'Europe est à la croisée des chemins. Un tel degré de violence contre un État membre peut en effet détourner définitivement les peuples du projet européen, et ce au profit des extrêmes. L'Allemagne d'Angela Merkel aura alors une responsabilité historique dans ce suicide collectif. Joschka Fisher, ancien ministre allemand des Affaires étrangères, a sans doute le mieux résumé ce qui se joue pour son pays : « Il serait à la fois tragique et ironique qu'une Allemagne unifiée provoque la ruine, par des moyens pacifiques et les meilleures intentions du monde, de l'ordre européen pour la troisième fois de son histoire. »

* Antoine Rolland

Grèce : arrêt sur image

Le soulèvement du peuple grec contre le prolongement de l'austérité a été trahi par Tsipras qui s'est incliné face aux exigences européennes le 13 juillet. Un été difficile s'annonce pour des Grecs fatigués par ces mesures inefficaces.

Le 5 juillet 2015, 61,3% des votants se prononçaient contre le prolongement de l'austérité à l'occasion du référendum proposé par le gouvernement Tsipras. Une décision prévisible dans une Grèce soumise à l'austérité depuis la première crise de la dette grecque de 2009-2010 dont, rappelons-le, Goldman Sachs détient une large responsabilité en ayant falsifié la dette grecque grâce à un swap de devises. Ce vote de protestation suscité par le gouvernement Tsipras contre un nouveau plan stérile imposé par l'ex-Troïka n'a fait illusion que huit jours. En effet dès le 13 juillet, un nouvel accord fait plier Athènes et remet en question la souveraineté grecque sur sa propre économie. L'objectif est clair : permettre à la Grèce de rembourser sa dette -au moins en partie puisqu'il est prévu une restructuration de la dette- sans qu'elle ne sorte de l'euro.

Les conséquences d'un tel accord sont sans appel et viennent diviser encore davantage Syriza. Au lendemain du référendum, Yanis Varoufakis laissait déjà la place à Euclid Tsakalotos à la tête du ministère des Finances. Yanis Varoufakis avait eu le tort de parler trop franchement aux représentants de la Troïka qui ne souhaitent plus discuter avec lui. Ce premier signe de faiblesse présageait un asservissement plus ou moins rapide du gouvernement grec à l'Eurogroupe qui s'est effectivement réalisé avec la signature du troisième plan de « sauvetage » de la Grèce et a largement accéléré le déchirement de Syriza. En effet, quatre membres du gouvernement se sont opposés au projet de Bruxelles du 13 juillet et un remaniement du gouvernement a été annoncé le vendredi 17 juillet.

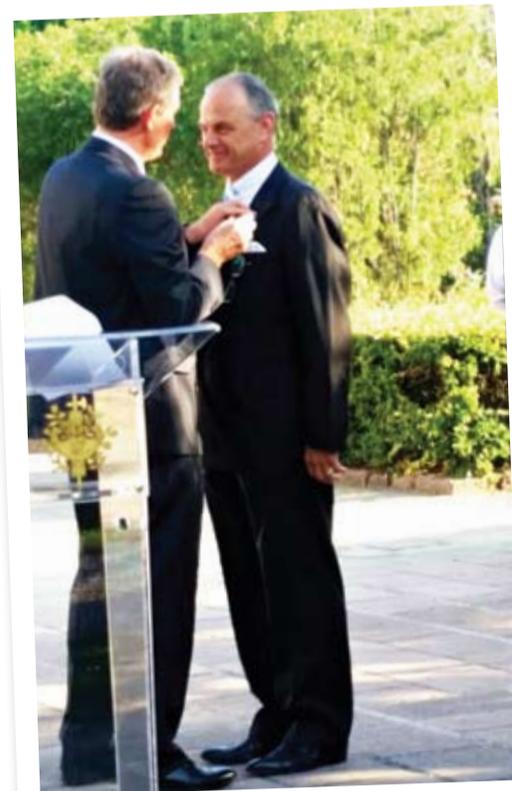
Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuilaturquie.com

* Anne-Laure Gatin

Nicolas de Magnienville, directeur général adjoint de Lafarge-Dalsan, fait Chevalier à Ankara

L'ambassadeur de France en Turquie, S.E. Laurent Bili, a remis les insignes de Chevalier de l'ordre national du mérite à Monsieur Nicolas de Magnienville, lors d'une cérémonie officielle à la résidence de France à Ankara, le 7 juillet 2015 à 18h.

Monsieur Nicolas de Magnienville est présent en Turquie depuis 2009. Diplômé en 1978 de l'Institut français de gestion, il est entré en 1981 à Lafarge, groupe français de construction et entreprise qu'il n'a plus quittée. Il a ainsi multiplié les déplacements en France métropolitaine, en Champagne-Ardenne, dans le Sud-ouest, dans le Nord en 1996 comme directeur régional de la région nord-Normandie pour Lafarge Plâtres ; et enfin la Turquie comme directeur général adjoint du groupe Lafarge-Dalsan. Il a pu y poursuivre son engagement citoyen, pris au service de la démocratie locale en France. Dès son arrivée en Turquie, il est devenu membre actif de l'Union des Français de l'étranger et, en 2011, Conseiller du commerce extérieur. Il s'y est toujours montré très impliqué, faisant preuve d'avis toujours éclairés, comme en a témoigné S. E. Laurent Bili. Enfin, en sa qualité de vice-président de l'UFE Turquie (Union des Français de l'étranger), il a été membre de la Commission des bourses et de l'association d'entraide au profit des compatriotes en difficulté, tâche qu'il a su mener à bien, avec modestie, tout en ne négligeant pas ses passions personnelles pour la généalogie et l'Histoire de France, ainsi que sa vie familiale.



L'ambassadeur a ainsi honoré par ces palmes un engagement, une stabilité, une pérennité dans la transmission de valeurs fortes et fondatrices : « Le désir de toujours mieux faire est une qualité qui ne devrait jamais cesser de nous habiter ».

* Elisabeth Raynal

Serdar Dinler : monsieur ONG

Architecte de la fondation de dizaines d'ONG, l'omniprésent Serdar Dinler incarne l'une des figures de proue du secteur associatif turc. Entre un meeting de dernière minute avec le gouvernement et un avion pour Milan, il nous reçoit dans son bureau stambouliote de l'Université Kadir Has.

Comment êtes-vous entré en contact avec le petit monde des ONG ?

J'avais sept ans quand j'ai découvert les ONG à l'école primaire. Le professeur nous avait donné des enveloppes du Croissant-Rouge turc (l'équivalent de la Croix-Rouge) à remettre à nos parents et sur lesquelles étaient inscrites différentes sommes : 5 TL, 10 TL, etc. J'ai donné l'enveloppe à mon père qui a mis de l'argent dedans. Quand je lui demandé ce que c'était, il m'a répondu : « une ONG ». C'était très intéressant pour moi. J'ai passé une partie de mon enfance à penser à ces mystérieuses ONG et à leur rôle.

A 15 ans j'ai voulu en créer une. Je suis fan de Fenerbahçe donc j'ai cherché à établir une association de supporters du club. Je ne savais pas du tout comment m'y prendre ; ce n'était pas possible de chercher des infos sur Google à l'époque. (Rires.) Sur les conseils d'un ami, j'ai dégoté un énorme livre sur le droit des ONG dans une vieille bibliothèque d'Ankara. J'étais découragé par le nombre de pages mais j'ai fait de mon mieux ; j'ai rassemblé des documents et trouvé sept partenaires de mon âge. J'ai même rédigé une constitution qui était bien sûr assez stupide car j'avais 15 ans. Quand je suis allé à la police pour faire inscrire mon ONG, l'officier m'a dévisagé et m'a dit : « Désolé petit mais tu ne peux pas monter d'ONG parce que tu es mineur. » Je n'étais même pas au courant de la première règle ! (Rires.) J'étais bien sûr déçu et en colère.

J'ai attendu trois années avant de retourner voir la police mais le coup d'État de 1980 était passé par là ; je ne pouvais toujours pas faire valider mon association parce que les militaires avaient mis en place une loi restrictive. J'ai passé les années suivantes à finir l'université, faire mon service militaire et commencer à travailler. C'est en 1995, quand le processus d'adhésion de la Turquie à l'Union européenne a vraiment démarré (avec la signature de l'accord d'union douanière), et qu'un budget européen pour les projets concernant Turquie a été ouvert, que je me suis vraiment lancé dedans. Entre-temps j'avais commencé à travailler pour le British Council et, après avoir enfin établi mon association de fans de Fener, j'avais soumis mon projet d'un club financier turco-britannique. Et ça a marché, il existe toujours ! Après ça, je me suis retrouvé à continuer à fonder des ONG ; quand quelqu'un venait me voir en me parlant de quelque chose je lui répondais : « Ok, faisons-en une ONG ! »

Combien en avez-vous aujourd'hui ?

Je viens de fonder ma 30^{ème} il y a deux semaines : l'International networking institute. Nous travaillerons sur les conflits dans la région en œuvrant pour la mise en place de réformes structurelles. Les institutions ne sont pas réformées dans cette région et c'est pourquoi des conflits émergent. Nous pensons que les crises peuvent être résolues par des programmes de réformes accordés aux besoins d'aujourd'hui.

Avez-vous un exemple ?

Par exemple les 35 chapitres de l'acquis communautaire de l'Union européenne qui sont en fait des programmes de réformes institutionnelles nécessaires à notre pays.

Au fond, à quoi se résume le travail dans une ONG ?

Je suis un responsable d'ONG et ma mère ne sait pas ce que je fais ; elle vous dira que je suis une personne très importante qui va donner des discours au Parlement européen ou à New-York. Mes amis pensent que j'ai la belle vie en voyageant pays par pays, en mangeant bien et en buvant du bon vin. Beaucoup de gens m'imaginent transporter un sac d'argent et de nourriture pour m'occuper de questions humanitaires comme les réfugiés syriens. Les grosses compagnies voient les ONG comme des groupes qui leur demandent de l'argent pour organiser des ateliers sporadiques. Et si vous nous demandez à nous, on vous répondra naïvement qu'on change le monde. Mais, en réalité, une ONG c'est de la bureaucratie, une quantité incroyable de paperasserie.

Et que devrait être sa fonction ?

Les États, les hommes d'affaires et tous les autres acteurs d'envergure prennent des risques qui peuvent provoquer des guerres. Quand la guerre éclate, les sociétés civiles et les ONG interviennent pour traiter les conséquences. Je pense donc que les ONG d'aujourd'hui sont des infirmières. Mais, comme ils le disent dans le secteur médical, « mieux vaut prévenir que guérir ». Notre rôle devrait donc évoluer de celui d'infirmière à celui de groupe de prévention.

Quelle est la situation des ONG en Turquie ?

Elles sont très faibles. Plus de 50% des ONG turques n'ont même pas de bureau ou d'accès internet. Il y a moins de 2000 personnes qui travaillent dans ce secteur pour toute la Turquie alors qu'elles

sont 2 millions en France, 2,5 millions au Royaume-Uni et 6,5 millions aux Etats-Unis. Il y a un petit groupe de puissantes ONG turques, mais elles sont établies par de grands hommes d'affaires.

Pourquoi ? Un manque de fonds ?

Bien sûr, mais pas seulement. En Turquie les gens qui veulent fonder des ONG commencent trop souvent avec la question « Que faire ? », puis « Comment faire ? » et enfin, « Pourquoi le faire ? ». Si vous voulez lancer une ONG, il faut commencer avec le « Pourquoi », pas le « Quoi ». Avec un bon et fort « Pourquoi » les gens vous suivront. Je suis un homme du « Pourquoi ».

De toutes vos ONG, laquelle vous est la plus chère ?

La International awards association for young people in Turkey. J'en suis très heureux car c'est un programme grâce auquel des jeunes entre 13 et 25 ans apprennent de nouvelles compétences, font du sport, du bénévolat communautaire et des expéditions. Ils reçoivent des médailles comme dans le système sportif. Cela les sensibilise et les rend plus ouverts d'esprit.

Il y a aussi la Corporate social responsibility association for Turkey (CSR) que j'ai fondée il y a dix ans. Nous sensibilisons



les grosses entreprises à respecter l'environnement, les droits de l'Homme et les issues sociales pendant leurs activités.

Comment les ONG turques peuvent-elles aider la Turquie à se rapprocher de l'Union européenne ?

Les ONG turques ont un rôle très important dans le processus d'adhésion de la Turquie. Mais quand rien ne se passe comme actuellement, il est très difficile d'intervenir dessus. Mais je crois que cette année, avec le nouveau gouvernement, l'Europe sera une priorité à l'agenda turc. Et les ONG pourront en profiter, et alors être plus actives sur les relations turco-européennes, car il faut accélérer le processus qui est très lent et presque mort. Je vais vous dire quelque chose d'important pour moi : le processus d'adhésion est comme une grosse machine, vous introduisez la matière première d'un côté et le produit fini ressort de l'autre. La Turquie est maintenant dans la machine ; si on arrête tout, ET la machine ET la matière première seront perdues ; ce sera un énorme gâchis. Les deux parties ont donc intérêt à terminer le processus, elles en partagent la responsabilité. L'Europe devrait davantage faire pression sur la Turquie pour accélérer la manœuvre.

Propos recueillis par
Alexandre De Grauwe-Joignon &
Alexandre Brutelle



Art
of
TAV

Attention au détail, innovation et perfection. Ces styles représentent une excellente compréhension du service. Une approche 'délicieuse', unique et confortable du voyage est certainement exclusive à TAV et mise en valeur dans 14 aéroports pour des milliers de visiteurs chaque jour.

tavairports.com
f /TAVairports

Inspirée par la peinture "Pommes" de Cézanne.

Tepe Akfen
TAV
Airports

Restaurant et Hôtel, en plein cœur
de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455





Gürsel Korat

La littérature et la pédagogie

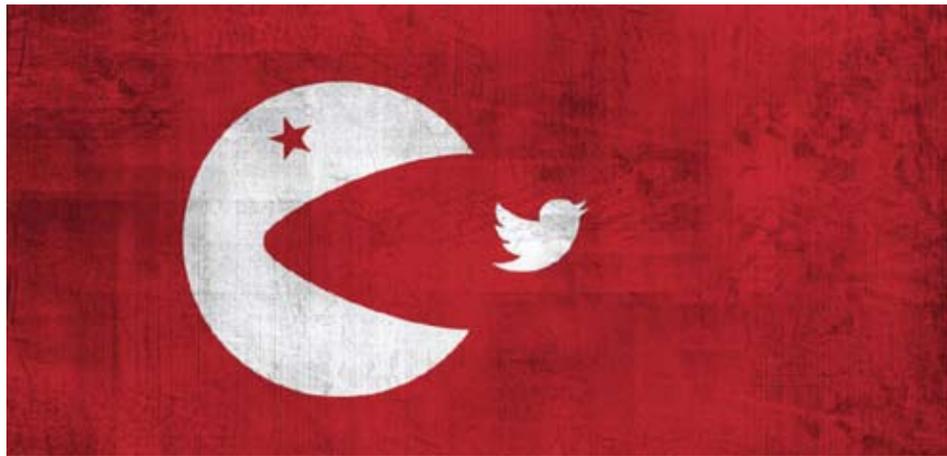
J'ai toujours défendu l'autonomie de la littérature et le fait qu'elle ne devrait pas être confondue avec les autres formes de représentations. La littérature est à elle seule un champ ; elle peut se donner comme objet la religion, la philosophie, la science ou la politique, mais elle ne peut se confondre avec elles. Littérature et pédagogie sont également intrinsèquement différentes: la valeur littéraire d'un texte ne peut être mesurée à l'aune de sa valeur éducative. Par ailleurs, la valeur littéraire d'un texte est d'autant plus précieuse lorsque celui-ci ne porte pas de valeur éducative manifeste. Un éducateur doit savoir faire la différence entre littérature et éducation, au risque de faire un amalgame semblable à la confusion entre littérature et politique. L'éducateur est celui qui enseigne le texte littéraire, et il ne doit pas prendre parti.

Le texte littéraire s'enrichit de nouvelles significations dans chacune de ses reproductions, et se métamorphose au gré des sentiments. En revanche l'éducation est une science, elle prend en considération la modalité de l'enseignement et sa temporalité par rapport à l'élève et à sa réceptivité, selon son âge et sa maturité. L'éducation étudie la façon de concevoir le texte selon l'échelle de l'évolution personnelle. De ce point de vue, elle s'adresse non pas aux sentiments mais à la raison. Chaque fois que ma fille s'impatiente pour lire mes récits et mes romans, si je lui réponds « *ce n'est pas encore le moment* », la raison en est éducative; je serai dans cette même logique le jour où je lui dirai « *maintenant tu peux le lire* ». L'école considère la littérature du point de vue de l'éducation ; or j'ai toujours pensé qu'un littéraire qui se respecte n'aurait pas envie d'être un instrument éducatif. En effet, un texte artistique soumis à la raison, disséqué et retourné en tous sens ressemble plutôt à un cadavre. Lorsqu'elle procède ainsi, l'école a le souci de démontrer par la raison la valeur du texte littéraire. Puisqu'elle réussit en partie, on peut dire que les bonnes écoles font naître la passion de la littérature.

En littérature, il n'y a pas de limite morale tandis que l'éducation - qu'elle s'appuie sur des critères scientifiques ou administratifs - considère aussi le texte littéraire du point de vue moral. Il se peut que le mépris envers la morale se transforme en révolte; et cette révolte

même peut porter une valeur littéraire. Mais dans une institution structurée selon des critères éducatifs, elle ne peut pas remplacer l'éducation. Les écoles n'ont pas pour mission de faire le choix entre ce qui est littéraire et ce qui ne l'est pas; elles se contentent de choisir ce qui convient à leur identité institutionnelle. Une institution est basée sur la mesure et sur l'ordre alors que la littérature n'en connaît aucun. C'est pourquoi les institutions doutent de la littérature et la contrôlent. Par ailleurs l'histoire de la littérature en donne de nombreux exemples. Raison pour laquelle le contrôle et la pression exercés par l'école sont considérés comme une sorte de fascisme. Mais on ne peut pas en vouloir à certaines institutions de prendre de la distance envers certains textes. Si une institution n'accepte pas un texte que vous admirez en disant « *ceci ne me représente pas* », le comportement de l'éducateur devrait être de ne pas insister. Car l'institution ne l'acceptera pas. Par définition, les institutions se méfient d'une littérature trop personnelle et n'apprécieront pas d'être forcées à l'accepter. Dans une école, il y a des limites et les franchir peut paraître plaisant; au contraire, en littérature, il n'y a pas de limite. C'est pourquoi la littérature et l'école, en tant qu'institution incluant une série de principes, ne semblent pas pouvoir être conciliées.

Le point sur lequel nous devons être vigilant est de savoir si l'institution oppresse ou non la littérature. Aussi, que nous soyons ou pas éducateurs, nous devons prendre la défense de celui qui est victime d'un préjugé à cause de la littérature. En revanche, il sera difficile de défendre un éducateur s'il confond le champ pédagogique avec le champ littéraire, ou bien s'il néglige le champ pédagogique au profit du champ littéraire. L'éducateur n'est pas le créateur ni le défenseur du texte, mais son porte-parole. Un texte littéraire ne doit pas être pris comme un manifeste. Une œuvre de fiction est un acte d'exposition des sentiments et des pensées à l'expérience humaine selon une voie artistique. Ignorer cela est aussi grave que ne pas voir la différence entre être politicien et parler de politique en littérature, et cela aura des conséquences graves. Il est triste que ceux qui ne voient pas cette différence soient des éducateurs.



Liberté des médias, l'état des lieux

Au lendemain des élections du 7 juin dernier, une véritable effervescence animait les médias turcs. Si l'AKP parvenait une fois de plus à s'assurer une place prédominante à l'assemblée, concentrant près de 41% des voix exprimées, cette victoire était en effet contrastée par deux facteurs : l'entrée du premier parti prokurde au Parlement, le HDP, et la perte de la majorité absolue par l'AKP pour la première fois en dix ans. La semaine suivant ces résultats, nombreux étaient les Turcs à avoir remarqué un certain relâchement de la censure dans leurs journaux ou émissions préférées. Relâchement de courte durée cependant, l'atmosphère générale tournant rapidement à l'incertitude. En effet, avec quatre partis politiques différents au pouvoir et le spectre d'élections anticipées planant en marge des hypothèses de coalition, l'enthousiasme eût tôt fait de retomber.

La question étant de savoir si ce bref relâchement n'était que le soubresaut d'une liberté d'expression destinée à souffrir du bâillon pour encore quelques années de plus ; ou bien le signe avant-coureur d'un changement profond dans la société civile. Des lycéens et leur professeur de littérature, tous stambouliotes, ont accepté de nous livrer leur sentiment à ce sujet. Pour K., jeune lycéenne de 15 ans, ce n'est pas tant au niveau de la censure que de l'autocensure que le changement a été sensible : « *Les gens osent plus facilement exprimer leurs idées personnelles, tant à la télévision que dans les médias sociaux.* » En effet, en Turquie l'autocensure fonctionne encore mieux que la censure elle-même. Les législations mises en place par le Gouvernement depuis 2010 en témoignent, avec le contrôle renforcé des flux internet suite aux protestations de Gezi, ainsi que les persécutions dont nombre de journalistes ont fait les frais, ceci pour avoir commenté des affaires de corruption éclaboussant des personnalités d'État. En mars dernier, l'Institut pour la transparence internationale publiait un sondage effectué auprès de journalistes turcs au sujet de la censure et de l'autocensure dans le pays. Entre autres chiffres exprimés par ce sondage, on pouvait entre autre noter que 78% des participants considèrent que certains sujets d'articles les exposeraient à des poursuites judiciaires, tandis que 50% pensent que le traitement de ces sujets pourraient les conduire à subir des agressions physiques. 90% d'entre eux considèrent également l'autocensure comme une pratique largement répandue dans les médias nationaux.

Un camarade de classe de K. confie : « *Cela peut avoir l'air idiot mais j'ai remarqué qu'on voyait pas mal de gens boire de l'alcool dans certaines séries. J'ai trouvé ça étonnant. Entre ça et certains discours politiques inhabituellement négatifs envers l'AKP à la télévision, on ressentait un certain changement. Mais ça n'a pas duré plus d'une semaine, selon moi.* » Des dires confirmés par la professeur de littérature de ces deux élèves : « *Que ce soit sur les réseaux sociaux ou à la télévision, il est vrai que les gens semblent plus à l'aise pour exprimer leur point de vue. Mais je crois qu'il ne s'agit là que d'un soulagement de courte durée. Soit le gouvernement parviendra à rétablir un gouvernement de majorité grâce aux élections anticipées, et dans ce cas toute perspective d'une liberté des médias ne sera plus qu'un lointain souvenir, soit un gouvernement de coalition parvient à se faire. Et si c'est le cas je ne donne pas cher de notre peau. Les coalitions n'ont jamais amené que le chaos en Turquie.* » Un autre élève se joint à notre discussion, précisant : « *Il y a eu une période brève suite aux élections pendant laquelle les gens étaient trop occupés à fêter la "défaite" de l'AKP pour se concentrer sur d'autres sujets politiques immédiats. C'était une véritable vague d'optimisme, mais elle s'est rapidement laissée submerger elle-même par une inquiétude ambiante sur le futur proche de notre système politique, avec toutes ces hypothèses de coalition, et puis le sombre scénario des élections anticipées...* »

Des hypothèses dont le nombre s'est considérablement réduit au fil du temps. Malgré un MHP toujours présent en marge des négociations menées par le premier ministre Ahmet Davutoğlu, le CHP est devenu le partenaire le plus probable pour une coalition avec l'AKP. Le parti de Kemal Kılıçdaroğlu avait d'ailleurs inclus un nombre important de réformes sur la liberté des médias dans les conditions présentées à l'AKP en vue d'une possible coalition. Une telle alliance pourrait donc laisser espérer un changement profond dans la société civile. Mais rien n'est moins sûr : à l'heure où tous les sondages donnent l'AKP vainqueur à la majorité absolue dans l'hypothèse d'élections anticipées, il y a fort à penser que le parti ne se priverait pas d'une telle aubaine.

* Alexandre Brutelle



La crise de la Grèce en deux étapes (du moins pour le moment)

(Suite de la page 1)

Ce référendum marqué par une grande victoire du « Non » vient non seulement de renforcer la position d'Alexis Tsipras, qui est le Mohammad Mossadegh de notre temps, mais il servira aussi exemple pour d'autres États européens endettés tels que le Portugal, l'Espagne et l'Irlande.

Rappelons que Mohammad Mossadegh, deux fois Premier ministre iranien entre 1951 et 1953, a dû négocier avec les Européens et les États-Unis l'indépendance économique de son pays pour améliorer le quotidien de ses concitoyens.

Le résultat de ce référendum va aussi renforcer la position du président français pendant ces négociations de la dette grecque, qui était plus réaliste que celle de son homologue allemande Angela Merkel.

Les politiques d'austérité imposant aux Grecs la baisse de leur salaire et surtout de leur retraite ne sont pas réalistes. Comment un retraité peut-il vivre avec 600 euros, que ce soit en Grèce ou ailleurs en Europe ? On devrait aussi pouvoir connaître les salaires des responsables politique et économique, notamment celui de la présidente du FMI. L'Europe devrait revoir toutes les dettes de ses pays afin de relancer la croissance ; sinon elle menace le progrès global qui profite à l'heure actuelle à seulement

quelques pays dans le monde dont les États-Unis.

Les Grecs, qui remercient les Français pour la solidarité qu'ils ont affichée à leur égard, ont beaucoup de chance avec leur Premier ministre Alexis Tsipras et leur ministre des Finances Yánis Varoufákis, qui ont su résister aux chantages d'Angela Merkel et de Christine Lagarde, ainsi que de Jean-Claude Juncker et Martin Schulz.

Avec ce référendum, le gouvernement d'Alexis Tsipras remporte une première victoire. Mais l'étape suivante sera plus difficile ; il devra soit être en mesure de prendre des décisions radicales comme celle d'imprimer à nouveau des billets nationaux, soit être capable de renégocier l'effacement d'une grande partie de la dette et de ses intérêts.

Cette semaine sera très longue et difficile.

- 2^e étape : ce que j'écris le 18 juillet 2015 : la crise économique et/ou la crise politique...

Les Européens se sont endormis et réveillés avec la crise pendant deux premières semaines du mois. Le ministre des Finances grec Yánis Varoufákis a démissionné le lendemain (6 juillet) du référendum. Ensuite, on a eu une grande surprise le lundi 13 juillet au matin, avec la signature d'un accord qui permettait

une aide du Mécanisme européen de stabilité (MES) aux Grecs. Alexis Tsipras avait signé un accord (3^e plan d'aide financier) auquel il ne croyait pas, mais surtout pour éviter le désastre au pays ! Très vite, nous avons entendu des commentaires du FMI disant que tant que la question de la restructuration massive de la dette grecque ne sera pas réglée, il n'y aura pas de sortie de crise. Ce que nous constatons aussi, c'est qu'on sortira pas facilement de cette crise si on n'analyse pas bien ses origines ; je me suis déjà interrogé le 1^{er} juillet dans mon éditorial :

Le monde dans lequel nous vivons

Crise, crise, crise... Quel est le montant total de la dette grecque ? Si quelqu'un le sait, j'aimerais qu'il le dise. (...) Qui a des dettes, à qui, et pour quelles raisons ? Je connais les paroles de la chanson de Timur Selçuk qui dit : « il y a la crise, il y a la crise ! »

* * * *

Mais il y a plus important, il faut tirer des leçons de l'Histoire notamment de ce qui est arrivé à l'Empire Ottoman ; mais comment ? Je vous rappelle sans commentaires *Le dernier sursaut (1878-1908)*, un texte de François Georgeon dans l'Histoire de l'Empire Ottoman.¹

(...) *De la longue crise aux multiples aspects, financier, politique, militaire, diplo-*

matique, qui dure de 1875 à 1878, l'État ottoman sort affaibli et diminué. (...) L'arrivée au pouvoir de 'Abdül-Hamid correspond de fait aux débuts de la poussée généralisée de l'impérialisme qui va aboutir vers la fin du XIX^e siècle au « partage du monde ». (...) Après le traité de Berlin, le gouvernement ottoman entra directement en contact avec les représentants des créanciers européens pour négocier les nouvelles conditions de la dette. Ces négociations aboutirent à la promulgation en novembre 1881 du « décret de Muharrem ». Le décret prévoyait (...) l'Administration de la Dette publique. La Dette publique était dirigée par un Conseil composé de sept membres représentant les porteurs de titres ottomans (un Anglais, un Français, un Italien, un Autrichien, un Allemand, un Ottoman, plus un représentant des banquiers de Galata) et présidé à tour de rôle par le délégué britannique et le délégué français. (...) La création de la Dette publique représentait une grave perte de souveraineté pour l'État ottoman. D'autant qu'au fil des ans, elle tendit à se comporter de plus en plus comme un État dans l'État.

Que dire de plus ?

¹ François Georgeon, dans *Histoire de l'Empire Ottoman*, sous la direction de Robert Mantran, Fayard, Paris, 1989, ss. 537-538.

* Dr. Hüseyin Latif

Accord sur le nucléaire iranien : de la diabolisation à la coopération ?

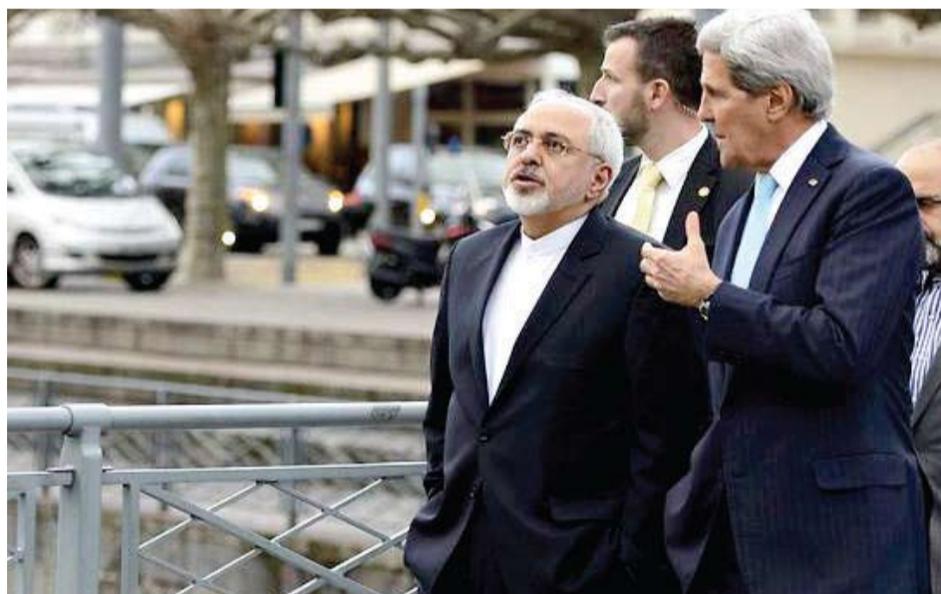
Ces douze dernières années, la communauté internationale semblait fragmentée entre, d'un côté, les ennemis de l'Iran, et de l'autre, ses alliés. La question de l'arme nucléaire servant alors à distinguer les premiers des seconds. L'accord signé le 14 juillet 2015 entre l'Iran et le groupe des « 5+1 » (France, Royaume-Uni, États-Unis, Russie, Chine et Allemagne) marque-t-il une réconciliation permettant, d'une part, de mettre fin à l'ère de diabolisation de la république islamique et, d'autre part, d'ouvrir la voie à une coopération plus constructive sur les plans politique et économique ?

(Suite de la page 1)

Or, une telle moralisation des relations internationales pouvait conduire à des excès incontrôlés car « *le poids des mentalités, des stéréotypes et des imaginaires sociaux peuvent fausser la perception des réalités* », comme l'analyse l'historien Robert Frank (*Penser historiquement les relations internationales*, 2003).

L'Iran avait-il vraiment l'intention de se doter de la bombe atomique ? Il est permis d'en douter à l'heure où la République islamique célèbre comme une victoire l'accord signé le 14 juillet dernier qui comporte pourtant une surveillance drastique de son programme nucléaire. Son volet civil était d'ailleurs déjà garanti par le TNP. Dans les années 1970, la France figurait parmi ses fournisseurs dans le cadre du contrat Eurodif. L'Iran avait-il alors l'intention de se mettre au ban de la communauté internationale ? Encore une fois, l'accord nous prouve qu'il a affiché suffisamment de force sans aller jusqu'à retirer la signature du TNP, comme l'avait fait la Corée du Nord en 2003.

Les clés de la compréhension de ces négociations sont ailleurs : « *Pour que ça fonctionne en Iran, il faut trouver un équilibre entre le nationalisme, le clergé chiïte et l'ouverture internationale* », observe Bernard Hourcade, directeur de recherche au CNRS. En ce sens, le président iranien Hassan Rohani, élu en juin 2013, conciliait ces trois pôles fondamentaux : religieux de formation, il devient un hom-



me d'appareil dès les premiers temps de la République islamique en occupant différents postes clés, notamment comme membre du Conseil suprême de défense pendant la guerre Iran-Irak. Marqué par ce fait d'armes vu comme le socle du nationalisme du nouveau régime, il est aussi ouvert sur le monde extérieur, en raison de son cursus doctoral à l'Université de Glasgow au Royaume-Uni et des langues étrangères qu'il parle (anglais, français, allemand, russe, arabe). Devenu secrétaire du Conseil suprême de sécurité nationale en 1989 (jusqu'en 2005), il a été amené à ce titre à négocier les accords sur le nucléaire de 2003. Il n'est donc ni un « modéré », ni un « réforma-

teur », mais un homme d'appareil qui sait faire consensus autour de lui.

Tout comme le guide suprême Ali Khamenei, Hassan Rohani était conscient de l'effondrement de l'économie iranienne causé par les sanctions imposées depuis 2006. Rien qu'entre 2012 et 2014, le PIB a reculé de 8,5 points, l'inflation avoisine les 40% et le taux de chômage atteint 30% selon le FMI. Si le pays pâtit de l'impossibilité d'exporter ses hydrocarbures (2^{ème} réserves mondiales de gaz, 4^{ème} réserves mondiales de pétrole), il souffre également du blocage des transactions bancaires internationales et du gel de ses avoirs à l'étranger. A cours de liquidité, le marché iranien commençait aussi à être

inondé de produits chinois. Anticipant la levée des sanctions, les entreprises américaines et européennes se rendent déjà sur place, comme cette délégation inédite de 120 chefs d'entreprises français accueillie à Téhéran en février 2014. Les géants du secteur énergétique Total, GDF Suez et Alstom, mais aussi les constructeurs automobiles Renault et PSA, espèrent beaucoup de ce marché de 80 millions de consommateurs.

Mais tout ne va pas être simple. Sur le plan économique, la compétition est rude entre « *alliés occidentaux* ». Pour Michel Makinsky, spécialiste de l'économie iranienne, « *l'objectif de Washington sous couvert de sanction était de purger le marché automobile iranien des Européens et des Français en particulier* ». L'entreprise américaine Cargill exporte déjà son grain sous la mention « *denrée humanitaire* ». Et le mécanisme *snapback* inquiète les entreprises : les sanctions seraient rétablies en cas de non respect de l'accord attesté par l'AIEA dans un rapport attendu pour le 15 décembre. Sur le plan politique, il ne faut pas s'attendre à une nouvelle alliance entre l'Iran et les États-Unis. Les dossiers syrien ou yéménite ne se résoudre pas automatiquement et les tensions avec l'Arabie Saoudite et Israël vont perdurer. Toutefois, il faut saluer la fin de l'ère de diabolisation pour plus de coopération, certes prudente, mais constructive.

* Damien Lannaud



Ozan Akçüreç

Avocat au
Barreau de Paris
oakcyurek@jonesday.com

L'interdiction d'UberPOP : une intervention symptomatique de la lenteur judiciaire française

UberPOP, révolution pour les uns et trublion pour les autres, est un service de transport créé par la start-up californienne Uber. Des conducteurs non professionnels sont mis en relation avec des clients via une application Smartphone. En quelques années, UberPOP a remporté un succès phénoménal. Cette réussite a permis à la société d'être valorisée à plusieurs milliards de dollars et de s'implanter dans plusieurs pays du monde, dont la France, où ce service a été récemment suspendu. En effet, à la fin juin et après plusieurs mois de grogne, les taxis parisiens ont décidé de mener une dernière opération « escargot », c'est-à-dire un blocage définitif de la circulation, afin d'obtenir l'interdiction définitive du service UberPOP. C'est chose faite depuis le 25 juin 2015, date à laquelle le préfet de police de Paris a pris, à la demande du ministère de l'Intérieur, un arrêté d'interdiction contre « l'activité illicite des personnes qui utilisent des systèmes de mise en relation de clients avec des chauffeurs de véhicule en dehors du cadre de la loi qui génère des troubles graves à l'ordre public ».¹

Cet arrêté d'interdiction a été pris sur le fondement de la loi Thévenoud du 1^{er} oc-

tobre 2014, entrée en vigueur le 1^{er} janvier 2015, qui interdit aux personnes non enregistrées en tant que chauffeurs de taxi ou V.T.C. de proposer une prestation de transport routier « à titre onéreux ». En d'autres termes, alors même qu'il existait une loi pénalisant un acte et que plusieurs procédures judiciaires étaient engagées, il a fallu que le gouvernement intervienne pour faire interdire UberPOP avant que la justice ne se soit prononcée.

L'intervention gouvernementale précipitée était nécessaire face à la société Uber qui a su « profiter » de la lenteur symptomatique de la justice française. Contestant la constitutionnalité de la loi Thévenoud, la compagnie a multiplié les offensives judiciaires pour contrecarrer sa pleine application et défendre UberPOP comme le droit des V.T.C. L'entreprise a fait appel de sa condamnation en octobre dernier, pour avoir abusivement présenté UberPOP comme un service de covoiturage, devant le tribunal correctionnel de Paris. L'appel sera examiné en octobre prochain. Ce dernier étant suspensif, Uber a maintenu son service en activité.

En mars dernier, la Cour d'appel de Paris a décidé de reporter l'examen de l'inter-

dition à titre conservatoire réclamée par des sociétés de transport, tant que les diverses questions prioritaires de constitutionnalité (Q.P.C.) soulevées par Uber n'auront pas été examinées. La principale Q.P.C., celle qui vise l'article de la loi Thévenoud restreignant le transport payant de passagers aux taxis et V.T.C., dont Uber fait valoir qu'il porte atteinte au principe d'égalité et à la liberté d'entreprendre, va être tranchée en novembre prochain par le Conseil constitutionnel. En attendant, la société Uber bénéficiait d'un « flottement » juridique dont il était tentant de ne pas profiter.

La justice, surchargée et manquant de moyen comme l'illustre l'allongement des délais de traitement de dossiers, ne peut être blâmée pour ces événements. Cette affaire a toutefois eu le mérite de mettre en exergue les conséquences fâcheuses que peut avoir un système judiciaire surchargé. Il est effectivement regrettable que les taxis en soient parfois arrivés à la violence pour se faire entendre parce que la justice n'avait pas les moyens de faire appliquer à temps la loi.

¹ Communiqué de presse de la préfecture de police de Paris du 25 juin 2015.



Eren Paykal

Les investissements directs étrangers

La conférence des Nations unies sur le Commerce et le Développement (CNUCED-UNCTAD) a récemment publié son rapport annuel sur les investissements directs étrangers (IDE) concernant l'année 2014.

Selon ce rapport, les investissements directs étrangers ont subi une baisse de 16% par rapport à l'année précédente, se chiffrant à 1,47 billion de dollars.

Avec 12,1 milliards de dollars d'investissements directs étrangers en 2014, la Turquie représente 1% des IDE globaux, 1,8% en ce qui concerne les pays en voie de développement, et 28% pour la région de l'Asie occidentale. Ces 12,1 milliards représentent pour la Turquie une multiplication par quatre des IDE sur les dix dernières années (2,8 milliards en 2004). On reste cependant loin des excellents chiffres d'avant la crise : 20,2 milliards en 2006, 22 milliards en 2007 et 19,8 milliards en 2008.

Selon le rapport, la fragilité de l'économie mondiale, les instabilités politiques et les nombreux risques géopolitiques ont considérablement diminué les IDE. La part des pays développés a baissé de 28%, les pays en voie de développement attirant 55% des investissements directs étrangers pour un total de 681 milliards de dollars.

La Turquie a pu conserver sa part de 1% mais attirer davantage d'investissements directs étrangers reste pour elle une tâche ardue. La productivité des IDE et l'amélioration de l'environnement des investissements sont les conditions *sine qua non* de ce domaine. S'il fallait le préciser, la stabilité politique est aussi un facteur déterminant.

Dans un environnement très volatile, entre les instabilités que connaissent le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord, et les incertitudes qui règnent tant en Russie que chez ses voisins, les investissements directs étrangers revêtent une importance primordiale pour la croissance de l'économie turque et les objectifs que le pays s'est fixés.

Finalement, les pays ayant attiré le plus grand nombre d'IDE pour l'exercice 2014 sont la Chine avec 129 milliards de dollars – ce qui la place pour la première fois au premier rang de la liste – Hong Kong avec 103 milliards de dollars, les Etats-Unis avec 92 milliards de dollars et le Royaume-Uni avec 72 milliards de dollars. Quant aux dix premiers pays, ils se sont à eux seuls partagé 55% du total des IDE.

Faillite d'Areva : la fin de l'âge d'or du nucléaire français ?

Avec 4,8 milliards d'euros de pertes enregistrées en 2014, Areva traverse une situation préoccupante et symptomatique, marquant un sérieux coup d'arrêt pour la France dans sa course effrénée pour le leadership mondial de l'exploitation du nucléaire. Comment cette multinationale, fer de lance de la politique énergétique du pays au début des années 2000, en est-elle arrivée à être menacée de démantèlement ?



Areva au bord du précipice, c'est l'avenir de tout le secteur du nucléaire français qui est remis en question. En grande difficulté financière depuis 2011, l'entreprise, née en 2001 des suites de la fusion de Cogema et Framatome, pâtit non seulement des conséquences d'une série d'erreurs stratégiques, mais aussi du contexte économique morose traversé par le marché du nucléaire après la catastrophe de Fukushima il y a quatre ans.

A qui doit-on imputer la faute ? Simple au premier abord, la question a toutefois donné lieu à une véritable chasse aux sorcières du côté de l'Élysée depuis la parution officielle du bilan catastrophique d'Areva pour l'année 2014. Actionnaire à 87%, l'État a tout d'abord demandé des

comptes à l'ancienne présidente emblématique du groupe : Anne Lauvergeon. Admirée autant que contestée, celle qui fut jadis une des collaboratrices de François Mitterrand fait face à de nombreuses critiques, depuis son départ à la tête de l'entreprise en 2011.

Parmi les erreurs lui étant reprochées resurgit entre autres le bras de fer qui opposa pendant plusieurs années l'ancienne chef d'Areva à l'industriel allemand Siemens, épisode qui fut conclu par le départ de l'actionnaire en 2010, l'un des principaux du groupe. Ce premier point noir dans le CV jusque-là exemplaire d'Anne Lauvergeon aurait pu, très vite, tomber dans l'oubli tant la contribution de l'ex-présidente au développement de



l'entreprise fut importante. Mais c'était sans compter l'échec commercial de la dernière génération de réacteurs mis au point par Areva : les réacteurs EPR.

D'une taille sans précédent, ce défi auquel s'était frotté la multinationale portait en effet de nombreux espoirs. Conception, fabrication, maintenance, jamais l'entreprise n'avait entrepris tel chantier, si bien que des réticences sur sa modeste capacité opératoire voyaient le jour. Celles-ci d'ailleurs furent vite confirmées lorsque, fragilisée par un déplorable bilan financier et une guerre fratricide avec EDF dont elle avait été le sous-traitant, Areva a dû réviser à la baisse ses perspectives commerciales à long terme et céder à sa concurrente la maintenance des centrales françaises.

Ultime coup du sort, la catastrophe nucléaire de Fukushima intervenue au Japon le 11 mars 2011 a engendré les plus fortes retombées sur la filière du nucléaire depuis l'accident de Tchernobyl 25 ans plus tôt. Désormais, Japonais, Allemands et Américains ont tous réduit de manière spectaculaire leur programme nucléaire. Des mesures qui ne sont pas sans effets sur la grave crise que traverse aujourd'hui Areva.

* Matéo Garcia

Toute l'équipe de la rédaction d'Aujourd'hui la Turquie présente ses condoléances à la rédactrice en chef du journal, Mireille Sadège, pour le décès de sa mère Narjesse Sadège.

Un 14 juillet en bonne compagnie au Palais de France d'Istanbul

Les deux hymnes nationaux, l'*Istiklal Marşı* et la Marseillaise ont ensuite retenti, avant d'être repris avec ferveur par les convives. Afin d'exprimer l'émoi devant le départ de l'ambassadeur, Mme Muriel Domenach a annoncé la venue surprise d'un chanteur très apprécié par M. Laurent Bili : Zülfi Livaneli, chevalier de la Légion d'honneur.

La soirée s'est ensuite poursuivie avec l'arrivée du buffet, regorgeant de délicieux mets dont les convives ont pu se délecter. Outre la présence de feuilles de vignes, de *dolmas*, et autres spécialités turques, les invités ont également pu déguster vins, champagne, fromages et charcuteries propres à la gastronomie française.

Après avoir chanté une version *a capella* de la Marseillaise, Mme la consule et l'ambassadeur ont pris part au découpage du gâteau tricolore fourni par la maison Pelit. Les invités ont ensuite pu se déhancher sur les pelouses du Palais de France, transformées à l'occasion en piste de dance provisoire, sur des musiques mixées par le DJ Ali Efe Dinç.



« Que représente pour vous le 14 juillet au Palais de France d'Istanbul ? »

Une question que l'équipe de la rédaction d'*Aujourd'hui la Turquie* a posé aux diverses personnalités politiques, culturelles et diplomatiques afin de recueillir leurs impressions.

Les premiers propos que nous avons recueillis sont ceux de Jean-Jacques Paul, recteur adjoint de l'Université franco-phonie de Galatasaray. La fête nationale représente pour lui un événement qui permet de faire valoir les valeurs de la République. Il a notamment évoqué les relations franco-turques renforcées par le lien éducatif mis en place par l'Université de Galatasaray, permettant d'accroître le rayonnement culturel de la France mais aussi le nombre d'étudiants français venant faire leurs études en Turquie.

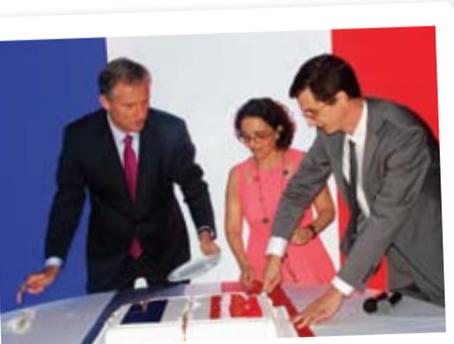
Eric Fajole, directeur d'Ubifrance, l'agence française pour le développement international des entreprises, a lui aussi apprécié l'organisation de la fête nationale française à Istanbul. Il a notamment rappelé que la France et la Turquie maintenaient des relations économiques favorables, comme le démontre la multiplication des entreprises françaises implantées sur le sol turc.



Cette vision fraternelle ressentie à la fois par la France et la Turquie lors du 14 juillet, est également l'impression que soutient Bartholomée I^{er}, patriarche de l'Église orthodoxe de Constantinople. Pour ce dernier, la fête nationale symbolise l'apogée des relations amicales et diplomatiques qu'entretiennent les deux pays.



Pour le consul des Etats-Unis à Istanbul, Charles F. Hunter, la fête nationale est une journée essentielle pour l'identité des Français. Même s'il n'a pas souhaité s'attarder sur les questions de géopolitique entre Paris et Ankara, il a néanmoins évoqué le plaisir qu'il ressentait dans cet endroit aussi spécial et emblématique qu'est le Palais de France car « pour les diplomates, c'est peut-être un devoir mais c'est aussi un plaisir ».



Le 14 juillet est une célébration incontournable en France pour ce qu'elle signifie intrinsèquement, et pour ce qu'elle transmet. Si tout le monde ne connaît pas forcément l'histoire de la France dans ses moindres recoins, chacun sait, en revanche, que le 14 juillet tend à la représentation de la Révolution française. Elle marque le passage du sujet au citoyen, de l'absolutisme à l'universalisme et permet d'ancrer les valeurs qui définissent la République française actuelle : la liberté, l'égalité et la fraternité. Ce sont ces mêmes valeurs qui résonnent lors de la fête nationale et qui font qu'elle est si particulière pour chacun des Français.

* Jessica Mauzole & Sophie de Tapia



Ankara, la fête continue

Le lendemain, changement de décor mais cérémonie similaire. Expatriés comme amis de l'Hexagone avaient ainsi rendez-vous dans les jardins de l'ambassade de France à Ankara. Parmi le bon millier de personnes présentes sur place, de nombreux diplomates et officiers. Les ambassadeurs étrangers restés dans la capitale en cette période estivale avaient presque tous répondu présents à l'invitation. C'était ainsi le cas des ambassadeurs d'Inde, de Thaïlande, du Bénin ou encore du Canada.



L'humeur était naturellement à la fête, mais aussi à la mélancolie. « C'est avec un grand plaisir que je m'adresse à vous, mais aussi avec une certaine tristesse parce que ma mission touche à sa fin », commente, dans un turc parfait, M. Laurent Bili, fraîchement revenu d'Istanbul. Annoncé sur le départ, l'ambassadeur de France en Turquie a la voix légèrement émue à l'heure d'évoquer la fin de sa longue aventure en Turquie, un pays qui lui est cher. « Les débuts n'ont pas été toujours faciles », concède-t-il toutefois avec humour, se remémorant son « premier hiver froid, très froid » à Ankara. « Je ne vous dirai pas que je vais quitter la Turquie, parce que je ne la quitterai jamais vraiment. », rassure-t-il ensuite avant d'ajouter : « J'y ai forgé des amitiés durables. »

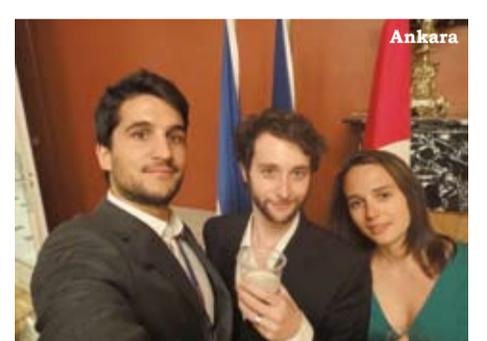


C'est avec le sentiment du devoir accompli que celui que les Turcs regretteront esquisse un premier bilan de sa mission : « En près de cinq siècles de relations diplomatiques, nos pays ont été le plus souvent unis et alliés. Nos relations sont désormais stables et nous regardons ensemble dans la même direction. »

Présent au côté de l'ambassadeur, le ministre turc aux Affaires européennes, Volkan Bozkır, pour qui c'était « un honneur et un plaisir de prendre la parole à l'occasion du 14 juillet », a également tenu un discours, partiellement en français, sur les relations historiques entre les deux pays et rendant hommage à la devise française, « qui a changé le cours de l'Histoire », comme à l'esprit du 14 juillet, « une source d'inspiration très importante ».



Au risque de jouer les trouble-fêtes, M. Bozkır, qui partage d'ailleurs son prénom avec l'un des fils de M. Laurent Bili, a ensuite rappelé à l'audience les modalités de sa propre mission. Revenant sur la visite historique de François Hollande en Turquie en janvier 2014, la première visite officielle d'un président français depuis celle de François Mitterrand en 1992, et ses retombées positives tant au niveau des relations franco-turques qu'à l'égard du processus d'adhésion turc à l'Union européenne – le chapitre 22 des négociations ayant par la suite été ouvert – le ministre turc aux Affaires européennes a appelé la France à continuer sur sa lancée et à lever son blocage sur le chapitre 17 portant sur la politique économique et monétaire. « La Turquie mènera à son terme son objectif d'intégrer l'UE », prévient-il.



Repus de ces paroles, les nombreux invités ont ensuite pu profiter du superbe banquet français où fromages et desserts en tout genre jouaient les vedettes d'un soir. Misant d'abord sur la sécurité avec des incontournables de la chanson française comme internationale (Michel Sardou, Claude François, France Gall, Gloria Gaynor, Boney M, Modern Talking), avant de commencer à oser avec quelques morceaux turcs tels que le *Kara Sevda* du regretté Barış Manço, puis de poursuivre en fin de soirée avec des titres contemporains comme ceux d'Avicii, le DJ a eu beau jeu de suspendre la musique le temps d'un feu d'artifice classique mais efficace.

Esen Küçüktütüncü, 19 ans, remporte le prix Genius Olympiad à New York

La jeunesse turque a du talent et des projets en abondance. Esen Küçüktütüncü le prouve une fois de plus. Tout juste sortie du lycée français Notre Dame de Sion d'Istanbul, cette Turque de 19 ans vient de remporter le prix international Genius Olympiad à New York pour son court-métrage *The Others*, filmé dans la ville syrienne de Kobané, ainsi qu'à Istanbul et à New-York. Six minutes suffisent à donner un juste aperçu de la situation chaotique dans laquelle la ville syrienne est plongée depuis les insurrections du groupe Etat Islamique, mais aussi de l'humanité qui y persiste malgré tout.

Parmi les 72 participants au concours, 16 sont allés en finale, mais c'est elle qui a remporté le prix. Cette reconnaissance internationale vient couronner quatre prix déjà reçus en Turquie. Pour la jeune étudiante, les portes s'ouvrent : malgré deux propositions de scolarité aux Etats-Unis, son choix s'est finalement porté sur une très bonne université turque, Bahçeşehir, qui lui permettra sans nul doute de réaliser ses aspirations cinématographiques.

Le projet révèle en effet beaucoup de courage et d'ambition. Tout juste majeure, Esen a choisi, en plus de quelques prises de vue à Istanbul et à New-York, de se rendre à la frontière turque pour filmer, du côté des bombardements et du chaos, en Syrie. L'entrée, pourtant refusée aux journalistes, lui a été accordée sans trop de problèmes. Une fois sur place, elle laisse la vie de Kobané se raconter à travers sa caméra. Esen restera longtemps marquée par cette aventure : « On mangeait au sol, il y avait des bombardements, ça secouait, il y avait de la fumée... c'était juste durant les bombardements de novembre. » Dans son court-métrage, une voix douce commente avec gravité l'injustice de cette vie et de ce monde, en même temps que

défilent des visages et des scènes de vie soigneusement sélectionnées. A mi-chemin entre le documentaire et l'artistique, le film a pour ambition de faire réfléchir en montrant la réalité. « Puisque les médias ne montrent pas tout à fait la réalité, le seul moyen que j'avais de voir la vérité était d'y aller par moi-même et de filmer », explique la jeune réalisatrice.

C'est dès le lycée, au lycée français Notre Dame de Sion, qu'Esen a eu l'opportunité de rendre publics ses photos puis ses films. Auparavant munie seulement d'un téléphone portable, elle s'est ensuite vue prêter une caméra par le club du cinéma de son école. Ses professeurs comme ses parents l'ont toujours soutenue, remarquant rapidement l'entrain de la lycéenne : « Quand j'ai appris à mon professeur principal que je partais en Syrie pour filmer un court-métrage, il m'a dit : "je m'y attendais de votre part, vous êtes un peu folle !" », sourit-elle. Cette saine « folie », elle la doit aussi un peu à son lycée, qui lui a inculqué le goût de l'international et communiqué la passion pour les différentes cultures. « Je ne suis plus seulement Turque maintenant, mais vraiment citoyenne du monde », est heureuse de constater l'étudiante.

Quand elle évoque son avenir, Esen reste prudente et rappelle qu'elle préfère profiter au jour le jour de la joie de faire ce qu'elle aime : « J'aurais peut-être un jour l'opportunité de filmer un long-métrage, un vrai film d'un bout à l'autre, mais ça je ne le sais pas encore. Je pense que le plus important c'est de faire un travail que l'on aime vraiment. » Elle nous confie tout de même se rêver en réalisatrice, ou bien en journaliste. Alors souhaitons-lui de le devenir, car Esen a encore de beaux projets en tête.



* Elisabeth Raynal & Noémie Allart



Derya Adıgüzel

derya.adiguzel@gmail.com
twitter.com/mderyaadiguzel

L'isolement, fléau ou luxe ?

Avec le rythme effréné de la vie, on a plutôt tendance à rester seul ou avec son cercle intime d'amis ou de famille. La solitude ne se résume pas à l'isolement, elle revient aussi à se consacrer un temps par exemple pour aller au théâtre ou au cinéma, fréquenter les musées, fuir les métropoles pour la campagne, etc.

Il y a quelques mois, je recevais une invitation qui m'avait beaucoup enthousiasmé. La pièce *Viens me tuer chéri* d'Aziz Nesin était mise en scène au théâtre Haldun Taner de Kadıköy. Il s'agissait pour moi d'un événement à ne pas rater.

Les interprétations de Celile Toyon, Hale Akinli et Sezai Aydın, trois comédiens expérimentés, servent habilement cette œuvre d'Aziz Nesin, à mi-chemin entre le spectacle et la leçon de psychologie. Cette pièce permet de vivre intensément le drame de la solitude, on rit aux efforts fous et enfantins des personnages de s'en affranchir. La veuve, ayant perdu son époux il y a vingt-huit ans, passe ses jours hantés par le souvenir de son mari décédé. Au fur et à mesure qu'elle gagne en intensité, sa solitude exalte ses pensées nostalgiques. Elle câline le mannequin qu'elle habille des vêtements de son défunt mari. Le sentiment de solitude alimente un amour plus grand que celui qu'elle vouait à son époux de son vivant.

Sa voisine, une femme de soixante-treize ans, a perdu son mari durant le troisième mois de leur mariage. Psychologiquement éprouvée, elle lit à sa voisine les lettres reçues de ses soi-disant amants. Dès le petit déjeuner, les deux femmes, autour de qui la pièce est structurée, commencent à partager leurs journées. L'isolement est l'une des expériences les plus dures de la vie. Elle déprime l'individu, le poussant parfois à entreprendre des choses qui ne lui ressemblent pas. Les aspirations se transforment en cauchemars. La solitude renforce l'impression d'abandon, d'être dénué d'importance. Un tel sentiment peut s'avérer si difficile qu'il donne lieu à de nombreuses souffrances et pousse les individus dans les bras de la folie.

Un des facteurs aggravant cette douleur de l'homme seul est l'absence d'occupation et de vie active. Les individus menant des vies intenses peuvent atténuer cette douleur par l'intermédiaire de leur travail ou de leurs hobbies. Dans son livre *100 conseils pour être béat*, le psychologue Richard Carlson préconise de s'aménager au quotidien du temps libre pour soi-même. Pour certains, c'est une routine ; pour d'autres, un luxe.

Ali Zülfikar : l'art de figer le temps

J'ai rencontré le peintre Ali Zülfikar Doğan dans la ville d'Ulft aux Pays-Bas, lors d'une visite dans le cadre du projet de la 23^{ème} édition du *Huntenkunst International Art*. Sur 1200 artistes, seuls 200 ont été sélectionnés, dont Ali Zülfikar.



Ses débuts ont été marqués par le développement d'un art coloré : « la technique de garance » en utilisant un colorant végétal en poudre mélangé à d'autres composants pour représenter un tissu épais formant des fissures au niveau de la toile et changeant de couleur avec le temps. Mais, depuis deux ans, il présente sa propre « technique de crayon sur toile ». A travers ses œuvres, il dépeint les différentes étapes de la vie humaine. Nous observons que l'ensemble de son travail est consacré à l'expérience de l'existence. Souhaite-t-il pousser notre réflexion afin que nous réalisons que chaque être humain fera l'expérience de la vieillesse et de la mort ? Ou bien souhaite-t-il nous rappeler, comme décrit dans la Bible dans le livre de la Genèse paragraphe 3 verset 19,

que « nous sommes poussière et que nous redeviendrons poussière » ? Ses œuvres sont une sorte d'avertissement qu'il nous adresse afin de nous exhorter à bousculer notre inconscient et à comprendre enfin que la vie, c'est un fait, est très courte, et que nous devons, sans perdre un seul instant, connaître la joie de l'amour et la force du pardon, mais aussi apprendre à rendre grâce, donner sans compter, recevoir et exprimer notre gratitude. N'avons-nous pas là le secret du bonheur véritable et la clef qui ouvre la porte de la paix intérieure ?

Les principales œuvres de l'artiste fascinent par ces expressions faciales exacerbées, ces figures de personnes âgées exagérément vieilles et perdues dans leurs pensées, ces portraits de femmes surprises, angoissées, se tressant les cheveux ou encore riant aux éclats.

Tant l'amateur d'art expérimenté que le simple curieux ne peuvent s'empêcher de s'interroger sur le pourquoi de ces fi-



gures étranges, presque dérangeantes. L'expression accablée et mélancolique se lit sur leur visage. Ces portraits sont si parlants que l'on peut presque y deviner les pensées et y ressentir les émotions. Dans l'un d'eux, l'artiste s'est inspiré de sa grand-mère fredonnant une chanson traditionnelle émouvante (chants de lamentation ou encore des mélodies libres arythmiques) venant du fond de son cœur pour apaiser la douleur causée par l'absence des êtres qui lui sont chers.

Quand on observe ces œuvres de plus près, notre regard est totalement absorbé. Nous n'avons peut-être jamais regardé ces œuvres de si près. La technique utilisée, complètement différente de celles que nous connaissions, chamboule délibérément notre esprit et réveille notre tréfonds.

En les touchant, nous avons l'impression qu'elles vont se mettre à nous parler. Au souvenir d'une personne aimée, cela peut nous donner envie, selon le peintre, de leur baiser les mains et de partager avec elles nos peines, nos joies et ainsi profiter de leurs expériences pour en tirer des leçons. Elles sont tout près de nous. Brusquement, nos yeux s'écarquillent et nous entendons monter leurs rires. Puis nous nous retrouvons à discuter sans fin à leurs côtés, apaisés et confiants.

* Eloïse Ebru Fesli

Osman Necmi Gürmen, mémoire d'une plume franco-turque

Entre la mer de Marmara et les collines d'oliviers, entre les rives du Bosphore et les quais de la Seine, une mémoire perdue. Celle d'un grand écrivain qui nous a quittés le 29 juin dernier. Osman Necmi Gürmen a profondément marqué la littérature franco-turque et sa disparition représente un vrai coup pour la francophonie en Turquie. Sa langue, d'une richesse inégalée, a des saveurs de Méditerranée, son berceau. Il s'y mêle la profonde poésie de l'Orient teintée des échos occidentaux de Baudelaire. La rédaction salue un grand homme et un ami.

Né à Istanbul d'un père originaire de l'Est de la Turquie et d'une mère stambouliote, Osman Necmi Gürmen fait ses études secondaires au Lycée français Saint-Joseph. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, il est étudiant parisien et obtient, en 1951, un diplôme de Hautes Etudes Internationales. La vie parisienne, ses débauches et ses déboires de bohème teintent son œuvre comme autant de souvenirs émus d'un éternel étudiant. A Paris, il commence à écrire, pour concrétiser cette aspiration qui lui tient à cœur depuis sa plus tendre enfance. « Dès 12 ans, je savais que je voulais être écrivain », nous confiait-il en mai 2013. Le français est d'emblée sa langue d'écriture, celle dans laquelle il parvient à exprimer toute la richesse de vie et la passion qui le caractérisent, lui, éternel émerveillé face aux instants du quotidien.

Cela paraît tout naturel. « J'ai le français dans la peau », confesse simplement l'intéressé. « J'ai commencé à écrire en français car je connaissais cette langue mieux que le turc. Dans les années 70, le turc a été réformé, un tas de nouveaux mots étaient inventés et je ne reconnaissais plus cette langue. » Puis la vie familiale le rattrape et il revient en Turquie, où il exerce divers métiers : constructeur, exploitant agricole, hôtelier... Mais au-delà de cette remarquable polyvalence, l'écriture reste au cœur de sa vie, comme une



épine dorsale qui structure un destin. Sans doute lui permet-elle de traverser sans frémir cette époque troublée, où il se trouve pris, malgré lui, au cœur de la vendetta meurtrière du clan Bucak qui dure jusqu'en 1966. En 1967, il quitte donc Siverek et les propriétés familiales qu'il y exploite, pour s'installer à Bodrum. L'esprit de l'ancienne Halicarnasse l'inspire. Tandis qu'il ouvre sur la presqu'île un des premiers hôtels du lieu, il songe à son premier roman, qui voit le jour en

1976 aux éditions Gallimard : *L'Echarpe d'Iris*. Il partage dès lors sa vie entre la France et la Turquie, entre la vie pleinement vécue et l'écriture qui témoigne.

En 1978, il publie un second roman écrit en turc, *Kılıç Uykuda Vurulur*, qui, traduit en français sous le patronage de l'UNESCO, paraît avec pour titre *L'Espadon*. Ce dernier est traduit en 1981 en norvégien : *Sverdfisken*. Continuellement, il publie dans les journaux ou les revues, avant que ne paraisse, après un temps de

silence, son roman publié en turc, *Râna*. L'auteur s'y inspire largement de la vie de sa mère. Comme pour s'excuser, semble-t-il, de ces pages très personnelles, ses œuvres suivantes sont ancrées dans l'histoire : *Mühtedi (Le Renégat)*, paru en 2006, dont l'action prend place au XVI^e siècle, *Neydi Suçun Zeliha*, paru en 2010, qui se situe durant la première croisade, dans la ville d'Edesse, et *Yaban Gülleri*, paru en 2014, dont l'intrigue se déroule en Turquie dans les années qui précèdent la Seconde Guerre mondiale. Sous sa plume naissent la folie, la haine, l'amour, l'espoir... autant d'images qui prennent à la gorge à mesure que s'exprime cette intériorité douloureuse, presque féminine, à l'instar d'une Marguerite Yourcenar qui fait revivre les songeries intérieures et la mémoire d'Hadrien. « J'aime le français, c'est une langue qui possède une richesse extraordinaire et une musicalité des phrases incomparable », nous révélait-il quelques années plus tôt. Le style est toujours incisif, étrangement charmeur, et suggère tour à tour la douceur d'un *carpe diem* et l'absurdité mondaine. Les mots et l'âme d'un grand écrivain, qu'il résumait lui-même humblement : « J'ai toujours visé le cœur et pas le cerveau ». C'est donc droit au cœur qu'il vivra désormais par ses mots, puisque, si les paroles s'envolent, les écrits restent.

* Elisabeth Raynal

Osman Necmi Gürmen - Les chameaux de Saint-Michel

En souvenir du grand écrivain disparu, nous avons relu ces douze nouvelles offertes comme testament d'une vie aussi riche que profonde. *Les Chameaux de Saint-Michel* retrace des instants de rêveries éveillées, entre Istanbul et Paris. Des cultures, des coutumes, des univers multiples se mêlent à foison dans un désordre délicieux. Mais toujours perce le regard de l'Homme, universel. Dans les yeux noirs de cette romanichelle égarée sur les marches de Sainte-Sophie, dans le regard doux de la vierge qui semble lui répondre, dans la pupille pétillante de l'épicier de La Villette. A chaque page, le lecteur perçoit un peu plus la passion de l'auteur pour ces moments perdus dont seule la plume peut s'emparer, « fruits d'émotions ressenties à la vue et à l'écoute de moments critiques de la vie ».

Osman Necmi Gürmen saisit un Paris

mythique, non pas le Paris des légendes un peu édulcorées pour touristes au grand cœur ou romantiques en mal de bohème passée, mais une ville belle et rude, aux charmes paradoxaux. Cité de la solitude des foules, où chaque terrasse de café porte les rêves déçus de conquérants venus défier la Ville Lumière. Cité improbable où tout semble possible à qui sait ouvrir l'œil et laisser divaguer son imagination, par un matin triste de novembre. Sous la plume de l'écrivain, la capitale française se peuple de chameaux, les petites

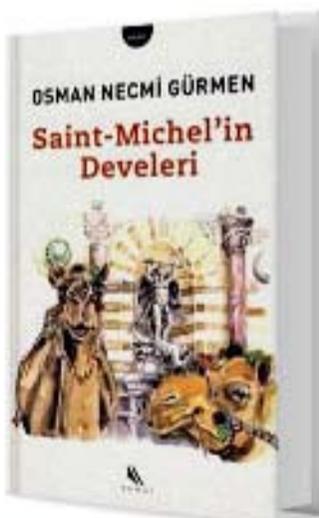
dames de Pigalle filent le grand amour à la table du café de Flore, les sous-pentes glauques des chambres de bonnes pour étudiants venus d'ailleurs sont le bastion des mots, sur un grand océan de toits

gris. Des inconnus passent, parlent parfois un instant, et tout s'anime, les couleurs des phrases insolites et envoûtantes égayent ces tableaux parisiens. Osman Necmi Gürmen nous livre un Paris de poète, un Paris oublié qui revit à la faveur des mots. Un Paris d'expatrié, diront certains, mais nous iront plus loin : la ville rêvée d'un parisien de cœur et d'adoption, qui mêle

orient et occident grâce au pont littéraire bâti entre deux rives – sa France et sa Turquie, ses deux patries qui pour lui ne font qu'un.

Il est étonnant de cerner, dans ces nouvelles au parfum de contes pour enfants, un souffle qui semble inconnu au paysage littéraire français. Une profondeur philosophique au cœur d'expériences simples, sans doute. Une façon intrigante de mêler la pureté crue de l'instant, sans diaprure, à l'authenticité de la pensée abstraite. Il naît une poésie peu commune, de celles qui réconcilient le grossier et l'extraordinaire. Pour Baudelaire, le contraire du beau n'est pas le laid, mais le banal. Les chameaux de Saint Michel ne sont pas banals, et la prose d'Osman Necmi Gürmen trahit des accents baudelairiens.

* E. R.



Aujourd'hui
la Turquie

Edité et Distribué en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Directeur de la rédaction : Hossein Latif Dizadji • Rédactrice en chef : Mireille Sadège • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0718 189645 • www.aujourdhuilaturquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. n. 59 Istanbul • Tél. 0216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif • Yazışmaları Müdürü: Mireille Sadège • Yayın Koordinasyonu: Kemal Belgin • Sorumlu Yazışmaları Müdürü: Ahmet Altunbaş • Conseiller juridique : Bahar Özeray • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Ali Türek, Aramis Kalay, Atilla Dorsay, Ayhan Cöner, Berk Mansur Delipinar,

Bülent Akarcalı, Celal Biyıklıoğlu, Daniel Latif, Doğan Sumar, Egemen Berköz, Enver Koltuk, Erkan Oyal, Eren Paykal, Ersin Üçkardeş, Ezgi Biçer, Gürkan Kinacı, Hugues Richard, Hasan Latif, İlhan Kesici, İnci Kara, Jean-Michel Tricart, Kasım Zoto, Kemal Belgin, Merter Özyay, Merve Şahin, Müyesser Saka, Nevzat Yalçıntaş, Nolwenn Allano, Onur Eren, Onursal Özatacan, Osman Necmi Gürmen, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sönmez Köksal, Yasemin İnceoğlu, Ali Doğan Çamak, Mehmet Şakir Ersoy, Hacer Kuru • Publicité et la communication : Bizimavrupa / CVMag • Uniprint Basım San ve Tic AŞ. • Correspondants : Neyran Elden (Strasbourg), Sandrine Aknin (Toulouse), Duygu Erdoğan (New York), Sinem Çakmak (Bruxelle) • Conception: Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Apa Uniprint Basım AŞ. Hadımköy m. 434 s. 34555 Amavutköy Tel: 0212 798 28 40 • Distribution: NMPP • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Biyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros
85 € Turquie 60 € France 85 € Europe
Version PDF : 50 €

altinfos@gmail.com



Prof. Tufan Kaleli

Fervent défenseur du rayonnement de la francophonie à Bursa et au sud de Marmara, Président du département de chirurgie de la main de la Faculté de médecine de l'Université d'Uludağ, clinique d'orthopédie et de traumatologie

Chirurgie de la main : quelles avancées ?

La chirurgie de la main est devenue une spécialité à part entière. Elle nécessite des connaissances aussi bien en orthopédie et en chirurgie plastique qu'en microchirurgie. Grâce à l'IFSSH, acronyme désignant la Fédération internationale des sociétés de chirurgie de la main, organisme créé en 1966, elle a acquis une reconnaissance internationale.

La chirurgie de la main est issue de la chirurgie de l'appareil locomoteur pris dans sa globalité ; autrement dit, celle des os et des articulations. Elle fait partie de la chirurgie du membre supérieur traitant toutes les pathologies de la main, notamment les plaies, brûlures, amputations, les fractures du poignet ou encore des doigts, les tendinites, kyste, arthrose du poignet ou des doigts.

Après des consultations et examens auprès d'un spécialiste, un patient peut être pris en charge, selon un protocole adapté à sa pathologie, bien entendu. De plus, les interventions chirurgicales sont pratiquées à l'aide d'instruments chirurgicaux spécifiques (ciseaux de chirurgie, etc.). Par ailleurs, en ce qui concerne la période post-chirurgicale, celle-ci dépend des différents patients. Toutefois, un patient est généralement amené à suivre des séances de rééducation.



L'arthroscopie, au même titre que toute autre avancée technique, puise son origine dans le développement scientifique des fibres optiques permettant d'améliorer la précision des interventions chirurgicales. En effet, tout un tas d'instruments spécialisés en la matière se sont adaptés aux exigences de la chirurgie de la main et du poignet, chirurgie pour le moins minutieuse : des techniques vidéo et d'arthroscopie, aux instruments mécaniques et électriques tels que les couteaux et fraises de 'Shaver' chirurgicaux, ou encore les électrodes chirurgicales hémostatiques 'VAPR' qui ont été amincies, et ce dans le but de simplifier les interventions arthroscopiques, dans le cadre, naturellement, de la chirurgie de la

main et du poignet.

En outre, les applications de la chirurgie arthroscopique sont aujourd'hui diverses, que ce soit pour la chirurgie de la main, ou celle, spécifique, du poignet. En ce qui concerne la chirurgie de la main, la « rhizarthrose », terme médical renvoyant à l'arthrose du pouce et connue comme l'arthrose la plus fréquente de la main et du poignet, peut, dans certains cas, être opérée sous arthroscopie par un chirurgien spécialisé de la main. Aussi, les entorses graves du pouce, ainsi que certaines fractures du doigt, peuvent aujourd'hui être opérées et réparées avec une précision phénoménale, sous arthroscopie. Enfin, à la suite d'une intervention de chirurgie de la main sous arthroscopie, il est possible de débiter la rééducation plus rapidement pour une récupération plus rapide, bien entendu, des fonctions de la main et du poignet.

En Turquie, la chirurgie de la main gagne en popularité et en efficacité. De plus, des réunions scientifiques ont lieu fréquemment afin d'y promouvoir cette chirurgie arthroscopique de la main et du poignet. La dernière en date était la table ronde ayant eu lieu à l'hôpital Baltalimanı d'Istanbul entre le 21 et le 24 mai derniers, consacrée à l'arthroscopie du poignet et aux différentes maladies l'affectant en cette année 2015. Avec le professeur agrégé Kahraman Öztürk, nous avons non seulement organisé cet événement, en compagnie de la Société européenne de l'arthroscopie du poignet (Ewas : European wrist arthroscopy society), mais nous avons aussi donné des conférences et présenté nos expériences.



Arrivée de l'arthroscopie en chirurgie de la main

Les chirurgies de la main et du poignet ont fait des progrès notables grâce au développement de l'arthroscopie spécialisée. La chirurgie portant sur l'arthroscopie du poignet est née en 1980. Toutefois, elle se limitait à ses débuts à l'exploration des différentes lésions subies, avant de les « réparer » par les techniques de la chirurgie de la main classique. On parlait alors d'arthroscopie diagnostique du poignet. Dans les années 90, en revanche, la chirurgie du poignet était à même de traiter les lésions et traumatismes. L'appellation arthroscopie du poignet thérapeutique fut adoptée.

Par ailleurs, l'arthroscopie de la main fait partie de l'endoscopie, terme désignant les nombreuses techniques qui utilisent une optique capable de voir l'intérieur du corps. L'arthroscopie permet, par conséquent, d'examiner l'intérieur d'une articulation.

DS 5 : le luxe à la française peut mieux faire

DS Automobiles, qui était anciennement Citroën, devient une marque à part entière et comme son nom l'indique se veut être une « distinctive série » haut de gamme.



La DS5, n'est pas n'importe quelle voiture. Son apparence lui confère des allures de concept car. En effet, ce vaisseau amiral de la marque DS arbore un logo moderne et épuré, affiche des formes extérieures avant-gardistes et son élégance intérieure avec les sièges façon bracelet de montre en cuir, corrobore son essence chic à la façon haute couture. Les commandes de fenêtre à droite sont quelque peu surprenantes et il faut s'y faire. À l'avant, le pilote et copilote sont séparés par une imposante console. L'on se sentirait à bord d'un cockpit d'avion.

Mais ce qui a révolutionné le statut de la DS5 c'est le fait que le président de la République François Hollande l'ait adoptée le jour de son investiture pour défiler sur les Champs-Élysées. Certes, c'était à bord d'une version personnalisée — avec toit arrière ouvrant — qui, hélas pour lui, n'était pas d'une très grande utilité ce jour-là car il pleuvait des cordes.

Cette majestueuse berline est digne d'un caméléon, en terme d'image, elle sied magnifiquement lorsque vous souhaitez vous rendre à une soirée, reflète une image convenable pour les hommes d'affaires et incarnera le parfait carrosse pour ces demoiselles coquettes qui s'y sentiront comme dans un écrin à bijoux.

Mais il manque un quelque chose à cette DS5 et ce ne sont pas ces stickers DS sur le toit qui combleront cette carence. Pour une berline qui se targue d'être à la pointe du haut de gamme à la française, il y a ce je ne sais quoi qui lui fait défaut... Cette âme de vraie présidentielle éminente que l'on retrouvait à bord de la Citroën C6. Un souci de normalité qui a plu au président Hollande, et qui l'emprisonne dans des semblants de haut de gamme à la française.

* Daniel Latif

Le bio s'invite à la table des Turcs

Une vraie petite révolution verte est en cours en Turquie. À Istanbul, par exemple, les marchés bio se sont multipliés ces dernières années et sont désormais plus d'une quinzaine. Le plus grand a lieu tous les samedis à Bomonti, dans le quartier de Feriköy. Créé en 2006, ce marché est une initiative de l'association Buğday qui lutte en faveur de l'écologie en Turquie. « Ce marché compte près de cent vendeurs et trente d'entre eux sont des producteurs », précise Neriman Erdem, membre de l'association.

En plus des marchés, des magasins bio ont également ouvert leur porte. Şebnem Yılmaz a établi le sien il y a un an et demi dans le quartier de Beşiktaş sous le nom de Shima Organik. Consommatrice de produits bio depuis huit ans, Şebnem Yılmaz a assisté à son accroissement : « Depuis quelques années, il y a une prise de conscience chez certains Turcs, avec l'augmentation des maladies comme les cancers, et le marché du bio grossit considérablement ». Un constat partagé par Sinan Tüzer, gérant du magasin Balya Organik à Tophane. Depuis l'ouverture de son commerce il y a six ans



avec sa sœur Dilek et son frère Barbaros, il a aussi vu son nombre de clients augmenter. Les deux gérants sont unanimes : le bio a de l'avenir en Turquie.

Et cela, Ayhan Sümerli l'a bien compris. Depuis 2010, il est à la tête de la plus grosse chaîne de magasins bio en Turquie : City Farm. « En Turquie, le bio représente pour le moment une infime partie de la production agroalimentaire. C'est environ 1,5% de toute la surface agricole turque ». Un petit marché certes, mais en pleine expansion. Alors, face à cette réalité, Ayhan Sümerli s'est même mis à vendre ses produits City Farm dans des grandes enseignes comme Migros ou Carrefour. « C'est une bonne opportunité pour notre entreprise et c'est une façon de faire connaître le bio à un plus grand nombre ».

* Claire Villalon

Exposition : Solange Greco, une artiste haute en couleur



L'exposition de Solange Greco da Fonseca a eu lieu du 14 au 31 juillet à la Iso Art Gallery d'Istanbul. L'artiste originaire de Sao Paulo y livre une véritable ode à sa population, qu'elle apprécie particulière-

ment. Ses toiles capturent dans un style à la fois expressionniste et réaliste la vie quotidienne de la capitale, loin des photographies de carte postale. « Ici les gens sont très colorés », explique l'artiste. « Et c'est un peuple qui travaille beaucoup. C'est pourquoi j'essaie de donner le meilleur, de faire de mon mieux. » Après avoir exposée partout dans le monde, du Brésil à l'Italie en passant par le Salvador, la France ou encore la Finlande, c'est la deuxième fois que la femme du consul général du Brésil à Istanbul présente ses œuvres dans la mégapole turque.

Ali Kılıç : maire d'une ville qui ne voulait pas rester dans l'ombre d'Istanbul

Ali Kılıç a été élu maire CHP de Maltepe en mars 2014. Cette petite ville, juxtant Istanbul, au sud de la rive asiatique, était encore il y a une vingtaine d'années un petit havre de paix dans un écrin de verdure au bord de la mer de Marmara, un lieu de vacances où les Stambouliotes aimaient pique-niquer et se ressourcer le week-end. Désormais en pleine expansion et en pleine ébullition, la ville cherche à se forger une véritable identité.



Membre du CHP [Parti républicain du peuple], principal parti d'opposition, Ali Kılıç est maire de Maltepe depuis à peine plus d'un an mais nul ne pourrait le deviner tant l'homme politique est actif, presque omniprésent, dans cette petite banlieue d'Istanbul. Il suffit de franchir les portes de la grande et majestueuse mairie de Maltepe pour se rendre compte que les lieux sont en émulation. Sur les murs et les portes, nul ne peut passer à côté des grands écriteaux rappelant les ambitions de la ville et surtout de son chef charismatique. Après avoir exercé pendant plus de 20 ans en tant que journaliste en Allemagne entre 1980 et 2005, année de son retour à l'Heimat (la terre d'origine, la patrie en allemand) comme il aime le dire, Ali Kılıç a choisi de voir les choses en grand pour Maltepe, façonné par ses expériences européennes enrichissantes. En plus d'avoir couvert des événements dans plusieurs pays d'Europe, en Roumanie surtout, l'homme politique affilié au SPD [Parti social-démocrate d'Allemagne] a créé la Chaire de l'amitié turco-allemande

et a dirigé la Fédération des associations aléviées d'Europe, une des plus importantes associations d'immigrants en Europe. C'est donc tout naturellement qu'Ali Kılıç a pétri Maltepe, sa ville de naissance et de cœur, de cette vision cosmopolite et a choisi pour elle un horizon international. Lorsque l'on demande à Ali Kılıç de comparer Allemands et Turcs, l'heureux maire ne cache pas son plaisir de connaître les deux cultures. Sans surprise, il nous confie que nos amis allemands aiment la discipline et la rigueur, et se rit d'un dicton propre à la politique allemande : « La confiance, c'est bien, mais le contrôle, c'est mieux ! » (Vertrauen ist gut, Kontrolle ist besser). Vu l'influence du personnage à Maltepe et dans les environs, Ali Kılıç semble en avoir pris de la graine ! Rien ne le ferait pourtant regretter son retour en Turquie, où « l'ambiance est chaleureuse » et où l'on peut facilement « entreprendre des projets à l'échelle locale, nouer des contacts et se faire des amis ». Un vrai avantage pour un maire. L'homme fort de Maltepe est d'ailleurs coutumier des expéditions en pleine rue qui



lui permettent de plonger au cœur de la vie quotidienne des habitants de la ville. Si Ali Kılıç est sans nul doute un maire imposant et influent, reste à savoir s'il sera capable d'entreprendre tous les projets qu'il dit avoir pour Maltepe pendant ses trois ans et demi de mandat restants. L'aménagement d'un espace de 200 000 m² devrait notamment permettre à Maltepe d'accueillir une foire internationale et par là même des hôtels, un centre de congrès... et un terrain de golf ! Le tout engendrerait la création de 25 000 postes pour soutenir l'emploi des jeunes. C'est du moins l'objectif que s'est fixé Ali Kılıç. Si le projet s'avère fonctionner comme prévu, l'élu ne cache pas son envie de prolonger son séjour à la mairie de Maltepe pour cinq ans supplémentaires, afin de mener à bien des réformes de fond qui demandent du temps. N'hésitez donc pas à passer à Maltepe pour constater par vous-même les nombreux changements que connaît la ville !

* Noémie Allart

Şaziye Sezginer : la passionnée de conservation du patrimoine

En Turquie, il ne se passe pas un jour sans que la presse n'épingue la destruction de bâtiments historiques d'Istanbul ou les travaux de restauration de monuments complètement ratés. Pour de nombreux architectes, « les pouvoirs conservateurs de ces dernières années en Turquie se sont davantage intéressés aux bénéfices tirés de la restauration des monuments historiques qu'à la conservation de leur style original ».

Aussi, lorsque Zeynep Aygen, une amie architecte et professeure à l'Université des Beaux-Arts Mimar-Sinan, m'a parlé des travaux de restauration des villages ottomans réalisés par sa collègue Şaziye Sezginer dans la périphérie de la ville de Bursa, j'ai décidé d'y aller pour les découvrir.



Ancienne capitale de l'Empire ottoman, Bursa porte l'empreinte de cette époque, notamment grâce aux mausolées des premiers membres de la dynastie et les édifices construits par ces derniers : hammams, mosquées et bazar. Quatrième plus grande ville de Turquie, Bursa dispose également d'un important centre industriel.

Native de la ville, Şaziye Sezginer est une architecte et une femme époustouflante qui s'est très vite passionnée pour la conservation et la restauration du patrimoine et des monuments historiques de sa ville. Sa famille, d'origine bulgare, s'est installée à Bursa durant la vague migratoire de la Bulgarie vers la Turquie qui a



eu lieu entre 1949 et 1951. Elle a ensuite rejoint Ankara pour y faire ses études universitaires et a obtenu son diplôme d'architecte en 1979.

Après son mariage, elle revient s'installer à Bursa. A son retour, elle est frappée par la disparition de pans entiers de quartiers de son enfance et par les dérives entourant la rénovation des édifices historiques de la ville.

« Dès lors, je n'ai eu pour objectif que la préservation du patrimoine historique. Je ne suis pas contre les rénovations qui s'avèrent nécessaires, mais à condition qu'elles ne détruisent pas l'aspect original des édifices ». Pour ce faire, elle intègre la mairie de Bursa et cherche à sensibiliser l'opinion publique, notamment grâce au symposium qu'elle organise en 1985 pour une meilleure conservation du patrimoine historique, une première en Turquie. Sur le terrain, elle réussit le défi de lancer des travaux de conservation et de rénovation en réunissant autorités publiques locales et acteurs privés. Une fois à la retraite, elle monte sa propre société et décide de s'atteler à la rénovation des villages alentours.



Une journée durant, j'ai pu visiter les édifices qu'elle a restaurés avec tous les soins et la vigilance nécessaires : de l'église arménienne au moulin à vent, en passant par les maisons historiques de Misi et de Gölyazı.

Interrogée sur les difficultés rencontrées, elle répond : « trouver des maîtres artisans. »

Pour la rénovation du moulin à vent, elle a ainsi cherché des mois durant l'un des derniers maîtres artisans de Turquie. Vient ensuite le souci de concilier la rénovation à la fonctionnalité des maisons, afin de rester le plus fidèle possible à l'aspect d'origine.

Şaziye Sezginer a encore de nombreux autres projets de restauration en tête. Elle me confie : « Le concept de modernisme dans la restauration des monuments historiques ne signifie nullement une reconstruction entièrement neuve de ces derniers. Bien au contraire, une restauration réussie est celle qui susciterait l'interrogation suivante : "mais quelle est la partie restaurée ?" »

* Mireille Sadège



Şıra Hôtel : authenticité & bons vins en Cappadoce

Nous ne sommes ni les premiers ni les derniers à avoir succombé aux charmes de la Cappadoce ! Plein d'autres avant nous sont également tombés amoureux de cette région merveilleuse non seulement pour sa beauté mais aussi pour son atmosphère mystérieuse.



Cet amour nous a fait quitter deux familles ainsi qu'Istanbul, l'une des plus belles villes du monde, pour établir un hôtel de charme à Uçhisar, un village au beau milieu de la Cappadoce. Nous, les familles Özkıran et Yankı, avons donc prévu un hôtel de douze chambres dont la moitié est creusée à même la roche volcanique et l'autre moitié construite en pierres taillées de la région. Nous avons aussi mis en place un restaurant qui, tout comme les chambres, offre une vue panoramique à 250 degrés.

Pour se différencier des autres hôtels de la région, il fallait bien sûr opter pour un thème. Ayant la chance de compter parmi nos partenaires le sommelier international et chercheur en histoire du vin Murat Yankı, nous avons décidé de prendre le divin breuvage pour identité. C'est ainsi que nous avons aménagé une grande cave pour y organiser des séminaires sur l'histoire du vin et des dégustations commentées sur les vins de Turquie et leurs cépages autochtones figurant parmi les plus anciens du monde. Nous gérons Şıra Hôtel et Şıra Restaurant-Şıra veut dire le moût du raisin- et espérons le faire pendant encore de nombreuses années.

www.hotelsira.com
Murat Yankı
Photos : Aramis Kalay

D'Antalya à Marmara : au long de la Riviera turque

La Riviera turque, également connue comme la côte turquoise, s'étend au sud-ouest de la Turquie sur des milliers de kilomètres, de la mer Égée à la mer Méditerranée. Partagée entre un extraordinaire patrimoine archéologique et les stations balnéaires les plus touristiques du pays, la Riviera turque combine deux aspects de la Turquie : traditionnelle et moderne. Récit de voyage dans un coin de paradis.

Sac de voyage sur le dos, baskets bien lacées, bouteille d'eau à portée de main. Je suis parée pour un *road trip* dans le sud de la Turquie, accomplissant avec fierté le cliché de voyage de la fin d'une année Erasmus (programme d'échange à l'étranger). Dans cette aventure, pas de relaxation au bord de la piscine d'un hôtel cinq étoiles. Non, du voyage à l'état brut. Auto-stop, hébergement chez l'habitant, rencontres avec les locaux, visites. On veut voir le monde, le vrai, celui pour lequel on a traversé des milliers de kilomètres il y a quelques mois. Billets d'avion en poche, on est parés au décollage. Le voyage n'est pas organisé, bien entendu : *C'est l'aventure !* On veut se laisser porter, découvrir, être surpris et émerveillé.

Notre périple débute à **Antalya**, la capitale touristique de la région. Balnéaire, la ville regorge de restaurants et d'hôtels parsemés ici et là dans un centre historique qui se veut *authentique*. Là repose tout l'enjeu de la région, tiraillée entre son passé archéologique et ses grandes stations balnéaires qui dénaturent l'aspect sauvage de la côte. Pour exemple, les vieilles demeures ottomanes de *Kaleiçi*, la vieille ville, doivent principalement leur conservation à leur reconversion en hôtel ou pension.

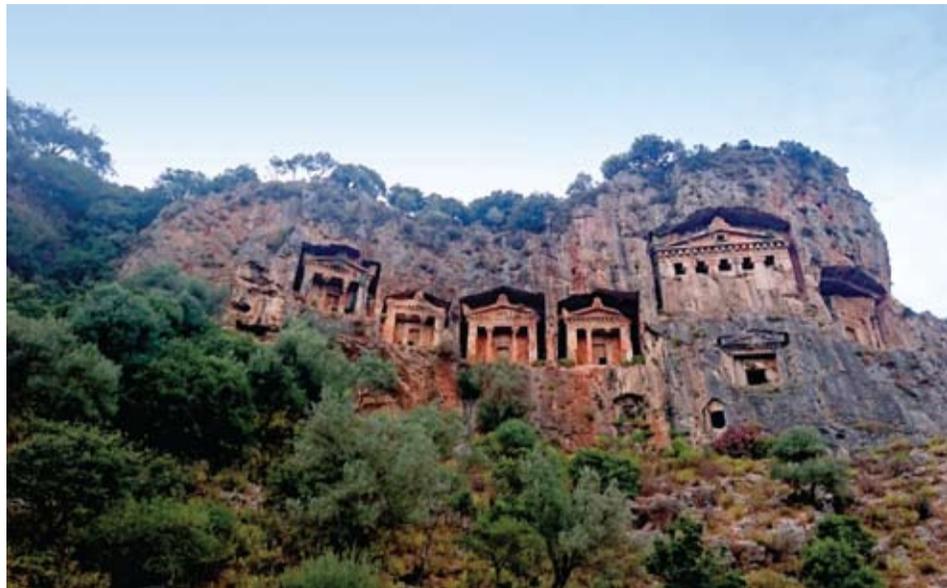
Au sud d'Antalya, le long de la côte, les cités Lyciennes de l'Antiquité jalonnent les bords de mer. **Phaselis**, pour commencer, est cachée entre les bois de pins et une crique aux eaux limpides, au bord du mont *Tahtalı*, un endroit magnifique pour se baigner au milieu des montagnes et découvrir les vestiges d'un passé historique. **Olympos**, quant à elle, est plus prisée par les touristes. Elle fut l'une des cités majeures de la région et son port gardait l'entrée de la baie d'Antalya. Son site archéologique occupe l'embouchure d'une

petite rivière qui s'écoule dans une vallée verdoyante jusqu'à la Méditerranée. Nous nous rendons ensuite à **Çıralı**, à *Yanartaş*. Sur les plateaux rocheux de la montagne, après une petite randonnée sur les chemins pentus, on peut apercevoir des flammes sortir du sol ! Il s'agit en réalité d'émanations naturelles. Le méthane présent dans les sous-sols s'enflamme spontanément au contact de l'air. Une fois la nuit tombée, le spectacle de ces feux éternels est sublime. Ce sont ces flammes qui ont donné naissance au mythe de la Chimère. Le monstre mythologique, cracheur de feu, se serait réfugié dans les roches de la montagne. Dans l'Antiquité, le feu a été utilisé pour allumer la flamme Olympique des premiers jeux d'Anatolie. Ce soir, le feu Olympique sert à faire griller des marshmallows.

La suite de mon voyage m'amène à **Kaş**. Une ville tranquille dans les montagnes et moins festive que ses consœurs Antalya et Marmaris. On ressent dans la ville une influence grecque, venue de l'Antiquité. Nous y passons peu de temps puisque la ville natale d'Apollon nous attend dès le lendemain matin : **Patara**, une des villes majeures de Lycie, longe un cordon dunaire de 18 kilomètres.

C'est une des plus grandes plages de la région. L'est de celle-ci est accessible via le site archéologique. L'ouest, plus sauvage, nécessite de passer par les dunes de sable qui font la particularité de la plage. Nous optons pour l'ouest. L'espace d'un instant, on se croirait perdu dans le désert. Le sable est brûlant, la mer qu'on aperçoit à l'horizon ne semble pas vouloir se rapprocher. Nous rejoignons le côté est en fin de journée, après une baignade bien méritée. Dans la partie plus touristique, le changement est immédiat. Transats, parasols, bungalows en bois, palmiers, nous voilà plongés dans un mini Tahiti aux accents tropicaux. On retrouve une nouvelle fois ce paradoxe entre la préservation des lieux naturels et leur aménagement touristique qui, certes joli, gâte l'aspect authentique de la région.

Le soir même, nous reprenons notre route pour la région de **Fethiye** et son lagon turquoise à **Ölüdeniz**. L'eau y est cristalline et particulièrement calme. D'ailleurs *ölü deniz* signifie « mer morte » en turc. Et si on peut qualifier le lagon ainsi, il n'en est pas de même pour le reste de la ville, très touristique. Son activité phare ? Le parapente. Nous qui voulions de l'aventure, nous voilà perchés



au sommet du *Baba Dağı* à presque deux mille mètres d'altitude. La vue du ciel sur le lagon est splendide et c'est des étoiles plein les yeux que nous reposons pied à terre avant de repartir.

Nous rejoignons **Faralya**, plus connue sous le nom de « Vallée des papillons ». L'endroit n'est accessible que par bateau. La vallée est entourée de hautes falaises. Anciennement prisée par les hippies, la vallée des papillons est aujourd'hui occupée par les touristes en soif d'excursion. Pas d'hôtel de luxes, de piscines ou de transats, ici la simplicité est de mise : tentes Quechua sur la plage, bungalows en bois, douches et toilettes communes. Là encore l'esprit hippie paraît recréé de toutes pièces pour répondre à la demande d'exotisme des touristes. Mais on se laisse facilement – et agréablement – emportés par le charme mystique de la vallée.

Après une petite halte à Istanbul, mon voyage dans la Riviera reprend quelques jours plus tard, à **Dalyan**, un village tapi au bord de l'eau. Le *Dalyan Çayı*, chenal qui relie le lac de *Köyceğiz* à la mer, est un labyrinthe d'eau, bordé de longs roseaux qui nous transportent dans une ambiance de Chine médiévale (certes, je ne suis jamais allée en Chine et je n'ai jamais vécu l'époque médiévale mais rêvons un peu). Le chenal est propice aux balades en barque et permet de rejoindre les lieux importants. Pour commencer, les tombeaux lyciens, sculptés dans

la roche de la falaise. Les anciens rois y étaient enterrés, en dehors de la ville. Notre visite continue à la plage d'Iztuzu, dite « la plage des tortues ». Il faut cependant aller plus loin dans le chenal pour les apercevoir. La plage est protégée depuis 1989 puisque les tortues viennent y pondre leurs œufs entre mai et juin. En s'éloignant dans le chenal, nous apercevons une tortue imposante – elles peuvent peser plus de 100 kilos à l'âge adulte – barboter à la surface de l'eau. Nous terminons notre balade par les traditionnels

bains de boue et les sources d'eau chaude. Celles-ci sont réputées pour leurs bienfaits depuis l'Antiquité. La légende voudrait que Cléopâtre s'y soit baignée. Bien entendu, l'activité est prisée par les touristes qui arrivent en masse pour se plonger gaiement dans une boue visqueuse et odorante.

Une femme en burquini s'étale discrètement de la boue sur les joues, d'autres se recouvrent entièrement le corps et se prennent fièrement en photo. Rafraîchis et revigorés, nous sommes prêts pour notre dernière étape : **Marmaris**. Cette ville balnéaire marque le passage de la mer Égée à la mer Méditerranée. Elle est l'une des plus touchées par le tourisme de masse et vit principalement de ses bars et boîtes de nuit ; une de ses rues emblématiques a même été rebaptisée "Bar Street". Néanmoins, sa baie splendide cernée de montagnes reste un paysage magnifique, digne de sa région : la Riviera.

* Florie Cotenceau

